ÉVANGÉLINE

H. V

AV

LIBRAI

ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

PAR

H. W. LONGFELLOW

TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GODEFROID KURTH

Professeur à l'Université de Liége.



LIÉGE

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

RUE NAGELMAKERS, 2

1883

INTRODUCTION [1]

Le 24 mars 1882, l'Amérique du Nord a perdu son plus grand poëte. Henry Wadsworth Longfellow expirait à l'âge de soixante-quinze ans, après une des plus belles et des plus fécondes carrières que les lettres aient eu à enregistrer de nos jours.

Né le 27 février 1807, à Portland (Maine),

(1) Les deux meilleurs travaux qui aient été consacrés à Longfellow sur le continent sont *Les Etudes Américaines* de M. De Prins (*Revue catholique* de Louvain, 1875 et 1876) et le livre du R. P. Baumgartner *Longfellows Dichtungen*, Fribourg e. B. 1877.

d'une famille qui avait émigré au XVIIe siècle, il descendait par sa mère de ce fameux John Alden, qui fut un des chefs de la colonie puritaine de Massachusetts, et dont il fit plus tard le héros d'un charmant récit. Son enfance fut bercée par la grande voix *du houleux Atlantique*, qu'on entend si souvent gémir dans le fond de ses poëmes, et de bonne heure il se familiarisa avec les scènes de la nature, qui lui a fourni, comme à tous les poëtes, ses meilleures inspirations et ses plus beaux vers. Son père, Stephen Longfellow, homme de loi éminent et membre du congrès, le destinait à la carrière du barreau, où l'intelligence précoce de l'enfant faisait espérer pour lui de brillants succès. Mais la poésie est habituée de longue date à tromper les espérances des parents ambitieux qui regardent la gloire comme un trop mince patrimoine. Le jeune homme, après avoir achevé d'excellentes humanités à Brunswick, ne fit que traverser l'étude de son père et accepta, peu de temps après, une chaire de littérature étrangère nouvellement créée à

Bowdoin College, rentrant ainsi, en qualité de professeur, dans ce même établissement d'où il venait de sortir comme élève. La fortune, qui sourit si rarement aux poëtes, et qui semble s'amuser à créer, entre leurs aspirations et leur métier, des contrastes si bizarres et si pénibles, se montra plus clémente pour le futur chantre d'*Évangéline*, en lui fournissant, dès le début, une position qui s'harmonisait avec ses plus chères prédilections. Longfellow, cependant, ne voulut prendre possession de sa chaire qu'après s'être familiarisé, par un voyage sur le vieux continent, avec la science qui allait être l'objet de son enseignement. Ce voyage dura trois ans, pendant lesquels l'heureux touriste visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, étudiant à fond la littérature de chacun de ces pays et s'inspirant de leurs grands souvenirs. En 1829, il rentrait en Amérique, chargé des dépouilles opimes de la poésie du vieux continent. C'est à l'Europe qu'il a demandé, pendant la première partie de sa

carrière, la plupart de ses sujets, et les admirables traductions par lesquelles il a fait passer dans sa langue un grand nombre de chefs-d'œuvre de diverses littératures font voir jusqu'à quel point il avait pénétré dans le génie des maîtres étrangers. Longfellow professa à Bowdoin College jusqu'en 1835. Georges Ticknor, le célèbre humaniste, étant mort, il fut appelé à le remplace drans sa chaire de littérature moderne à Harvard University. Cette fois encore, il ne voulut paraître devant son nouvel auditoire qu'après un voyage en Europe qui dura un an, et dans lequel il explora particulièrement les pays du Nord. Au retour de cette expédition commença pour lui une nouvelle période dans sa carrière de professeur et d'homme de lettres. Cambridge, où le fixaient désormais ses fonctions, porte un nom brillant dans l'histoire des lettres américaines; c'est elle qui a doté la jeune Amérique de sa plus ancienne imprimerie (1639) et de sa plus ancienne Université (1638); c'est, comme disent pompeuse-

ment les Yankees, l'Athènes des États-Unis. Boston, qui a fini par englober Cambridge et par en faire un de ses faubourgs, est la patrie de Franklin, comme aussi du premier journal qui a été imprimé aux États-Unis La vie littéraire, encore peu développée dans l'Union, y est cependant plus intense qu'ailleurs, et Longfellow y trouva le milieu intellectuel qu'il fallait à son génie. En 1854, il se démit de ses fonctions, et, à partir de cette date, il vécut exclusivement pour la poésie, dans cette *médiocrité dorée* qui est l'idéal de tant de poëtes, et qui n'est ni le lot de presque aucun. Il occupait, depuis 1837, une charmante habitation, depuis longtemps célèbre en Amérique, et à laquelle son séjour donna un lustre nouveau. *Craigie-House* avait servi de quartier-général à Washington, après la bataille de Bunker-Hill, et André Craigie y avait donné l'hospitalité à Talleyrand. Cette retraite féconde ne fut interrompue que par un troisième voyage en Europe, qui, en Angleterre, se convertit presque en une tournée triomphale (1863). C'est à cette

occasion qu'il put se convaincre jusqu'à quel point son nom était déjà populaire de ce côté de l'Océan. Liverpool et Carlisle lui firent un accueil enthousiaste; l'université de Cambridge lui conféra le diplôme de docteur; la Reine lui accorda une entrevue à Windsor; Londres lui offrit un banquet où se réunirent les illustrations des lettres anglaises, et où M. Gladstone, au nom de la vieille Angleterre, salua avec des accents éloquents le poëte de la jeune Amérique. Dans cette succession de fêtes et d'honneurs, il est un épisode sur lequel l'attention de la postérité se fixera de préférence : c'est la visite faite dans l'île de Wight à Alfred Tennyson, le poëte lauréat de l'Angleterre. Ils se voyaient pour la première fois, mais leurs génies s'étaient rencontrés depuis longtemps dans les hautes régions de la poésie, où l'auteur d'*Enoch Arden* et le chantre d'*Hiawatha* avaient bu ensemble aux mêmes sources sacrées. Il resta de cette visite une de ces nobles amitiés que le culte des lettres fait naître, et qu'une sympathie mutuelle entretient et développe.

A part ses voyages en Europe, d'où il rapportait chaque fois un si riche trésor d'impressions et de souvenirs, la vie du poëte s'écoula tranquille et calme dans l'intimité de son foyer, embaumée du parfum des poëmes qui jaillissaient, chaque année, de sa pensée et de son cœur.

Mortel, il ne fut pas épargné par le malheur : à deux reprises, il se sentit atteint dans ses plus chères affections par un de ces coups terribles dans lesquels le chrétien reconnaît la main de Dieu, et qui laissent sans consolation la douleur de l'incrédule. Sa première femme, qui l'avait accompagné dans son second voyage d'Europe, expira en 1836 à Rotterdam, après quatre ans de mariage. » Son âme, a-t-il écrit lui-même, n'était éclairée que d'en haut, comme le Panthéon de Rome. » Remarié en 1843, un accident plus affreux lui enleva la seconde : en 1863, elle périt brûlée vive! Ainsi éprouvée, sa vie, à partir de cette époque, réalisa pleinement ce qu'il a dit, dans le début d'*Évangéline*, de l'existence de ses héros rustiques, *obscurcie*

par les ombres de la terre, mais reflétant une image du ciel. Il survécut près de vingt ans à cette compagne tendrement aimée, et s'éteignit enfin, entouré d'une admiration universelle, après avoir eu le bonheur de voir son nom porté au loin sur les ailes de la gloire, et de jouir sans remords d'une renommée dans laquelle n'entrait aucun élément impur.

La carrière poétique de Longfellow a été des plus remplies, et ce serait dépasser les bornes de cette courte notice que d'énumérer toutes ses productions. Il suffira de dire qu'entre ses *Vers de collège*, qui datent de 1833, et son *Ultima Thule*, qu'il publia en 1880, il a abordé tour à tour les genres poétiques les plus divers. La prose l'a tenté à quelques reprises, et il a cultivé, non sans succès, le roman et la critique littéraire. Mais c'est la poésie qui fut, si je puis ainsi parler, la langue maternelle de son génie, et c'est à elle qu'il doit toute sa gloire. On convient généralement que ses essais dramatiques ne forment pas la partie la plus remar-

quable de son œuvre, et sa *Légende dorée* elle-même, malgré d'incontestables beautés de détail, n'est pas faite pour modifier cette opinion. En revanche, il ne connaît pas de rival au-delà de l'Océan dans la poésie lyrique, et dans ce genre narratif dont *Évangéline* nous offre un spécimen. *Excelsior* et le *Psaume de la Vie* sont sur les lèvres de tout le monde en Amérique et en Angleterre; *le Forgeron du Village*, *la Ville assiégée*, *l'Horloge de l'Escalier*, *les Maisons hantées*, *les Pas d'Anges*, et nombre d'autres pièces encore, sans jouir d'une popularité aussi grande, nous révèlent tout aussi bien l'art profond avec lequel il sait rajeunir des idées universelles, en les coulant dans le moule d'une forme nouvelle et harmonieuse. La ballade épique, telle qu'elle a été inaugurée par les maîtres de la poésie allemande, par les Goethe, les Schiller, les Bürger, les Uhland, est un de ses triomphes. La littérature moderne compte peu de morceaux d'un aussi grand effet que le *Squelette armé*. Il faudrait remonter jusqu'à la *Lénor* pour ren-

contrer une inspiration où les rèves les plus fantastiques de l'imagination revêtent à un tel degré le caractère de la réalité vivante. Mais c'est dans les récits de longue haleine que les facultés poétiques de Longfellow ont pris leur plus superbe essor. Sans parler d'*Évangéline*, que le lecteur appréciera lui-même, ni des *Amours de Miles Standish*, cette riante idylle des premiers jours de l'Union Américaine, nous ne pouvons nous refuser de saluer en passant ce noble et brillant poème d'*Hiawatha*, son œuvre la plus parfaite, l'écrin d'or où sont conservés les souvenirs des peuples indiens, l'épopée d'une race qui se meurt! Telles sont les principales productions qui vaudront à Longfellow une mention glorieuse dans l'histoire de la poésie, et qui lui assurent la première place parmi tous les poëtes de sa patrie.

Ce qui caractérise le talent de Longfellow, c'est un heureux équilibre entre les facultés créatrices de l'esprit poétique et les aspirations morales de l'âme chrétienne. Il n'y a pas chez lui, comme chez plus d'un contem-

porain illustre, de divorce entre l'homme et le poëte, entre l'imagination et la raison, entre l'intelligence et le cœur. L'harmonie règne dans son œuvre comme dans sa vie, et la valeur morale de ses pensées en augmente la valeur esthétique. Sans doute, il n'est pas de ces génies puissants et inventifs qui renouvellent pour longtemps les sources de l'inspiration, et qui ouvrent des voies inconnues avant eux Il se contente d'être l'interprète ému de tout ce qu'il trouve de beau dans la nature et dans le cœur humain. Encore ne prétend-il pas, dans l'admiration attendrie avec laquelle il envisage le spectacle du monde, descendre jusqu'au fond des abîmes où s'élever jusqu'aux sommets vertigineux; il reste à terre, au milieu de nous, s'intéressant à toutes les joies et à toutes les peines de l'humanité. Ceux que n'effarouchent pas les comparaisons classiques diront qu'il ne ressemble ni à l'aigle, qui ne vit que dans des hauteurs sublimes et inaccessibles, ni au rossignol, qui ne chante que pour lui-même et qui s'enivre d'harmonie sans se préoccuper

d'autre chose, mais que peut-être il n'est pas sans ressemblance avec l'abeille : comme elle il aime à se reposer sur les fleurs, mais c'est pour faire du miel destiné à autrui, et non pas pour s'y bercer d'un plaisir stérile. La poésie à ses yeux perdrait quelque chose de sa noblesse, si elle ne devait pas épurer l'âme et contribuer à l'œuvre de la civilisation universelle. Dans l'histoire et dans le cœur humain, on le voit chercher de préférence, comme Brizeux, ce qui est à l'honneur de l'humanité : les nobles sentiments, les belles actions, les dévouements généreux. Homme, c'est à l'homme surtout qu'il s'attache, parce qu'il voit en lui le porteur prédestiné d'un mandat de Dieu, et le sublime exilé d'une patrie meilleure. Il vénère dans son semblable quelque chose de divin et de sacré; il a des larmes pour ses infortunes et pour ses faiblesses; il s'attendrit au spectacle de ces *mains débiles qui, cherchant à tâtons à travers les ténèbres, y rencontrent la main paternelle de Dieu et se sentent soutenues et raffermies par elle*. Il s'attache à lui dans ses

malheurs; il le suit avec une pitié profonde dans les fers du nègre, sous l'humble wigwam de Minnehaha, sur la couche de douleur où agonise Gabriel. Après l'âme humaine, c'est le spectacle de la nature qui est pour lui la manifestation la plus auguste de la toute-puissance du Créateur. Il l'écoute et il la contemple avec le respect religieux du chrétien et l'enthousiasme ardent du poëte. Partout le reflet de la pensée divine lui apparaît dans les scènes grandioses qu'elle déroule à ses yeux. Il reconnaît et il adore en elle le même Dieu que lui a révélé le spectacle de l'âme humaine, et il saisit les mystérieuses analogies qu'il y a entre les phénomènes du monde extérieur et ceux qui se passent dans le domaine silencieux de notre conscience. Mais, à la différence de ces poëtes panthéistes qui noient la personnalité humaine dans le chaos d'une immensité d'où Dieu est absent, il reste fidèle à la raison et à la tradition en plaçant l'homme à la tête de la création comme un roi, qui voit le monde à ses pieds, et qui, loin d'être confondu avec lui

et de n'en être qu'une particule, lui prête au contraire une partie de son prestige et de sa beauté. En un mot, ce poëte ne croit pas que pour être vraiment grand dans son art, il faille renoncer à la religion, au bon sens, à la morale du Décalogue. La poésie, à ses yeux, n'est que le couronnement et non la négation de la vie intellectuelle et morale de l'homme, et le *beau* lui apparaît comme inséparable du *bien* et du *vrai*. Et comme le christianisme est la vérité suprême et la suprême bonté, il est aussi la beauté sans tache, et c'est à lui que la poésie devra ses plus hautes et ses plus nobles inspirations.

Voilà, tels au moins qu'on peut les déduire de ses œuvres, les principes esthétiques de notre poëte. Ils lui ont porté bonheur auprès du public, et c'est par eux que s'explique l'immense popularité qui entoure son nom.

Des critiques ont été assez mal avisés pour lui en faire un reproche : regrettons seulement qu'ils n'aient pas plus souvent l'occasion de le formuler par le temps qui court. Que n'avons-nous beaucoup d'écrivains qui, doués

au même degré du verbe poétique, comprendraient la gloire et le profit qu'il y aurait pour eux à n'écrire que ce que tout le monde peut lire sans remords! Ils sont rares, ces poëtes et ces écrivains, et cependant voyez quelle admirable destinée est la leur! Ils sont lus et appréciés de tous; ils pénètrent partout; leur place est marquée dans toutes les familles, à tous les foyers; ce sont les amis de la maison, et ils voient groupés et confondus autour d'eux tous les âges, et toutes les conditions. Leur voix, bien qu'elle ne soit pas toujours la plus forte ni la plus harmonieuse, a cependant le magnifique privilége d'être seule écoutée de l'immense multitude. Seuls aussi, ils sont assurés de traverser sains et saufs l'abîme des temps futurs et de parvenir à la postérité avec cet air de jeunesse et de fraîcheur que leurs premiers admirateurs leur ont connu. Que de chefs-d'œuvre vrais ou faux de ce siècle seront oubliés depuis longtemps, pendant que les jeunes filles continueront de verser des larmes sur les malheurs d'Évangéline, et que tous

les amis des beaux vers liront avec délices, dans notre simple conte d'Acadie, les splendides descriptions de la nature américaine! (1)

Aucun poëme de Longfellow, en effet, n'est si complètement universel et si vraiment populaire que son *Évangéline*, dont nous offrons aujourd'hui une nouvelle traduction au lecteur. C'est la fleur la plus exquise de son jardin poétique; c'est, de toutes ses créations, celle qui attirera les sympathies les plus nombreuses et les plus durables. Dans cette ravissante idylle chrétienne, où l'amour est si chaste, la douleur si résignée, le dévoue-

(1) Parmi tant de jugements élogieux rendus sur le talent de Longfellow, voici quel est celui du cardinal Wiseman. On lira avec intérêt ce que l'auteur de *Fabiola* pense de l'auteur d'*Évangéline* : « Notre hémisphère ne peut pas re« vendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour, mais « cependant il nous appartient, car ses livres sont devenus « des amis domestiques partout où l'on parle l'anglais. « Soit que nous nous laissions charmer par ses images ou « bercer par l'harmonie de ses vers, soit que nous nous « sentions élevés au-dessus de nous-mêmes par la hauteur « de son enseignement moral, soit que nous suivions avec « un cœur plein de sympathie les pas errants d'Évangéline, « je suis sûr que tous ceux qui entendent ma voix s'asso« cient au tribut d'éloges que je désire payer au génie de « Longfellow. »

ment si pur, où il semble que toutes les voix de la nature prennent des accents humains pour applaudir à nos joies ou pour pleurer sur nos malheurs, où l'histoire la plus simple du monde est renfermée dans un cadre d'une magnificence sans égale, Longfellow a montré jusqu'à quelles hauteurs peut s'élever le talent fécondé par l'inspiration chrétienne. Il a eu le suprême bonheur de produire, comme en se jouant, un de ces rares livres qui, à peine lancés dans le monde, y sont accueillis avec un enthousiasme unanime, et que l'esprit public ne saurait plus se résigner à oublier. Dans le genre traité par *Évangéline*, on peut compter sur ses doigts les récits qui sont restés dans la mémoire de la postérité; et quand on a nommé *Paul et Virginie*, avec *Hermann et Dorothée*, on ne trouve plus rien. Longfellow ne pâlit pas à côté de ces illustres rivaux. Sans doute, le roman de Bernardin de Saint-Pierre a le mérite d'une simplicité plus parfaite, d'une unité plus harmonieuse, d'une diction plus sobre bien que non moins riche. *Hermann et Dorothée*,

d'autre part, est l'œuvre d'un génie plus puissant, plus maître de ses émotions, et dont les personnages, crayonnés en quelques traits inoubliables, ont une vitalité plus intense et plus accentuée. Mais, si le poëme de Longfellow, envisagé comme œuvre d'art, reste en dessous de ces deux incomparables modèles, il rachète largement cette infériorité par des qualités d'un autre genre. Il est d'un pathétique bien autrement profond, et d'une moralité bien autrement élevée! La douleur n'y est pas absente, mais la consolation marche sur ses pas, comme dans la vie du chrétien; c'est, si je puis parler ainsi, le poëme des larmes essuyées. Le sentiment religieux est l'âme du récit; c'est lui qui fait la chaste beauté des figures; c'est lui qui distille sur les angoisses du cœur un baume d'une suavité si divine. Comme l'atmosphère qu'on y respire est pure et délicieuse! Un grand souffle chrétien y circule de toutes parts; toute l'œuvre est dominée par une pensée d'en haut, qui enlève au bonheur son ivresse et à la souffrance son amertume, et

qui nous fait adorer dans l'un et dans l'autre les volontés mystérieuses de la Providence. Le cœur et l'imagination sont également satisfaits au sortir de la lecture d'*Évangéline*, et s'il faut juger une œuvre d'après l'impression qui en reste, ce poëme a pleinement réalisé le but suprême de l'art. Ni la sérénité immuable qui plane, comme un ciel immaculé, sur le chef-d'œuvre de Gœthe, ni le trouble profond que laisse derrière elle la plaintive histoire de Bernardin de Saint-Pierre, ne valent cette émotion religieuse et contenue avec laquelle on achève la lecture du poëme catholique. Et c'est pourquoi *Évangéline* mérite d'être placé à côté des chefs-d'œuvre de son genre, bien au-dessus de la *Louise* de Voss et de la *Pernette* de Laprade, parmi les plus précieux joyaux poétiques qui forment aujourd'hui le patrimoine de l'imagination.

Qu'on ne s'étonne pas de ce nom de poëme catholique appliqué à l'œuvre du poëte protestant. C'est la gloire de Longfellow d'avoir compris que l'Eglise catholique a conservé

seule, avec le dépôt sacré du dogme, les trésors inépuisables de l'inspiration chrétienne, et d'être venu si souvent puiser à cette source féconde. En dehors d'elle, il n'y a point de poésie chrétienne, parce qu'elle est le christianisme même, le christianisme vivant et organisé en société pour le pèlerinage de la vie mortelle. Tout sentiment chrétien vrai et profond est essentiellement catholique, et trouve dans l'Église catholique son centre et son foyer. Voilà ce qui explique le caractère de toute l'œuvre de Longfellow; voilà pourquoi, lorsqu'il a voulu peindre ce qu'il y a de plus beau dans l'âme d'une vierge chrétienne, un chaste amour, une résignation parfaite, une charité sans bornes, il est venu en chercher le type parmi des paysans catholiques, qui invoquent le Sacré-Cœur de Jésus à l'heure de la détresse; voilà pourquoi c'est une religieuse, une sœur de charité qui se trouve être la figure la plus suave, la plus pure, la plus aimée parmi toutes les créations de ce poëte protestant!

Il n'est pas dans notre intention d'analyser

Évangéline, et le lecteur pourrait nous reprocher de nous interposer trop longtemps entre lui et le poëte. Cependant, il ne sera pas inutile, pour faire apprécier le sujet, d'indiquer en quelques mots les faits historiques auxquels il est emprunté. Cette simple et touchante histoire n'est pas une complète fiction. Il y a eu une Acadie française ; il y a eu des malheurs comme ceux qu'a chantés le poëte ! Depuis le commencement du XVII[e] siècle, des colons bretons et normands s'étaient établis dans cette presqu'île de la Nouvelle-Écosse, qui portait alors le nom d'Acadie : ils y avaient devancé de seize ans les premiers puritains anglais que la *Fleur-de-Mai* débarqua sur les rivages du Massachusetts. Agriculteurs et pêcheurs, ils y vivaient au nombre de 16 à 17,000, presque sans gouvernement, en vrais patriarches, dans la tranquillité et le bonheur de l'âge d'or. L'histoire est ici d'accord avec la fiction : et les premiers vers du poëme, qui pourraient sembler un tableau imaginé à plaisir, ne font que traduire en langage des dieux le tableau

tout idyllique tracé de cette colonie par le célèbre historien Bancroft. Le traité d'Utrecht, qui la fit passer en 1713 sous l'autorité de l'Angleterre, fut le point de départ des malheurs qui fondirent sur les Acadiens. Catholiques et Français, ils ne pouvaient se résoudre à combattre contre leurs frères dans les rangs britanniques; ils réclamaient le bénéfice d'une neutralité que l'humanité faisait à leurs maîtres un devoir de respecter. Mais le fanatisme protestant ne permettait pas d'être humain pour des *papistes*. Il n'est aucune vexation qu'on ne fît endurer à ces braves gens, pour les punir de la fidélité avec laquelle ils restaient attachés à la foi catholique et au souvenir de la patrie aimée. Toute l'Amérique protestante s'acharna pendant un demi-siècle sur ces pauvres paysans. Enfin, ne pouvant parvenir à les exterminer, on résolut de se délivrer d'eux par un de ces moyens atroces que le genre humain ne connaissait plus depuis le temps des conquérants assyriens, et que le protestantisme a la honte d'avoir réintroduits dans notre société chré-

tienne : la transplantation en masse! Cette mesure infâme, réclamée à grands cris par le pseudo-philanthrope Benjamin Franklin ou par Lawrence, gouverneur anglais de la Nouvelle-Écosse, et arrachée à la faiblesse ou à l'ignorance de lord Chatam, fut exécutée avec une cruauté qui en doubla l'horreur.

La scène cruelle de l'église de Grand-Pré, que relate notre poëme, eut lieu le 5 septembre 1755, et c'est le commandant Winslow qui fut chargé de transmettre aux 418 paysans rassemblés dans le saint édifice, la sentence terrible du gouvernement anglais. Dans tous les autres villages acadiens, on procéda de la même manière. Le 10 septembre, on commença l'exportation des infortunées victimes; Grand-Pré seul en fournit 1,923. On les embarqua au hasard, séparant, dans bien des cas pour toujours, les maris de leurs femmes et les mères de leurs enfants, et les débarquant ensuite sur les rivages les plus différents, où ceux qui ne succombèrent pas à l'excès du désespoir essayèrent de se refaire une patrie. Des scènes déchirantes se passè-

rent. Le poëte, avec son sens délicat, a jeté un voile sur des atrocités qui auraient altéré l'harmonie de son œuvre; mais l'histoire a pour devoir de tout dire. On tira sur les malheureux qui s'évadaient comme sur des bêtes féroces, et ceux qui parvinrent à s'échapper trouvèrent chez les Indiens sauvages, avec une hospitalité généreuse, la pitié qu'ils n'avaient pas rencontrée chez des chrétiens! La haine des persécuteurs n'était pas satisfaite : elle s'assouvit sur les biens des proscrits. « On réduisit en solitude, dit « Bancroft, toute une magnifique et fertile « partie du pays. On ne laissa rien autour « des cendres des cottages acadiens, si ce « n'est le fidèle chien de garde cherchant « inutilement les mains qui le nourrissaient. « Les taillis de la forêt envahirent les ver- « gers : l'Océan rompit les digues négligées « et dévasta les prairies. » Et le même historien termine le récit de ce douloureux épisode par ces paroles : « Je ne sais si les « annales du genre humain conservent le « souvenir de souffrances aussi amères, aussi

« longues, aussi criminellement infligées que
« celles qui accablèrent les colons français
« de l'Acadie. »

Tel est le milieu dans lequel ont grandi Évangéline et Gabriel; tels sont les malheurs qui les ont surpris au printemps de la vie, et qui, en brisant à jamais le frêle édifice de leur bonheur terrestre, ont épuré leurs âmes et les ont mûries pour le Ciel.

Maintenant la parole est au poëte.

mu
vête
le c
tem
mé
leu
cav
vois
des

cœu

ÉVANGÉLINE

C'est l'antique forêt vierge. Les pins murmurants, les sapins couverts de mousse, aux vêtements verts, se dressent confusément dans le crépuscule, comme des druides de l'ancien temps, à la voix triste et prophétique, comme des ménestrels chenus dont la barbe descend sur leur poitrine. Et bruyante, s'élève, du fond de ses cavernes rocheuses, la voix profonde de l'Océan voisin, et la plainte de la forêt lui répond avec des accents désespérés.

C'est l'antique forêt vierge. Mais où sont les cœurs qui bondissaient sous son ombre, comme

le chevreuil lorsqu'il entend sous bois le cri du chasseur ? Qu'est devenu le village aux toits de chaume et le foyer des fermiers de l'Acadie, ces hommes dont la vie s'écoulait paisible comme les ruisseaux qui arrosent la forêt, obscurcie par les ombres de la terre, mais réfléchissant une image du ciel? Elles sont désertes aujourd'hui, ces riantes demeures, et les fermiers sont partis pour toujours. Ils ont été dispersés comme la poussière et le feuillage, lorsque le puissant souffle d'octobre les saisit, les fait tourbillonner dans les airs, et les sème au loin sur l'Océan. Rien ne reste que le souvenir du beau village de Grand-Pré !

Vous qui avez foi dans une affection riche d'espoir et de souffrance, vous qui croyez à la puissance et à la beauté du dévouement féminin, écoutez cette plaintive histoire toujours chantée par les pins de la forêt, écoutez ce récit d'amour de l'Acadie, du pays des hommes heureux.

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans le pays d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au milieu d'une vallée fertile, le petit village de Grand-Pré se cachait dans sa paisible solitude. De vastes prairies qui s'étendaient du côté de l'est lui donnaient son nom, et offraient des pâturages à des troupeaux innombrables. Des digues, que les fermiers avaient élevées à la sueur de leur front, refoulaient les vagues turbulentes de l'Océan; cependant, à des époques fixes, les écluses s'ouvraient, et laissaient la mer bienvenue se promener librement sur les prairies. Le sud et l'ouest étaient couverts de champs de lin et de blé, et de vergers qui s'étendaient sans clôture au loin dans la plaine. Vers le nord se dressaient Blomidon et la forêt vierge, et des

montagnes sur lesquelles les brouillards de la mer et les vapeurs du puissant Atlantique avaient planté leurs tentes : ils regardaient la riante vallée, mais ils ne descendaient jamais de leur hauteur. C'est là qu'au milieu de ses fermes reposait le village acadien. Les maisons, avec leurs charpentes de chêne et de châtaignier, étaient solidement construites, comme celles que bâtissaient les paysans de Normandie sous le règne des Henry. Les toits étaient couverts de chaume, et percés de petites lucarnes, et les pignons, s'avançant en encorbellement sur la façade, protégeaient le seuil qu'ils couvraient de leur ombre. Là, pendant les tranquilles soirées d'été, lorsque le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons les rues du village, et dorait les girouettes des cheminées, là venaient s'asseoir les matrones et les jeunes filles, aux bonnets blancs comme la neige et aux jupes écarlates, bleues ou vertes, avec leur rouet qui filait le lin doré pour les bavards tisserands, dont les bruyantes navettes, travaillant à l'intérieur, venaient mêler leur son aux ronflements des rouets et aux chants des jeunes filles. Le curé de la paroisse descendait la rue avec une gravité solennelle; les enfants ces-

saient alors leurs jeux, et accouraient baiser la main qu'il étendait pour les bénir. Le saint prêtre parcourait son petit troupeau; à son approche, les femmes et les jeunes filles se levaient pour lui souhaiter affectueusement la bienvenue. Puis, les laboureurs revenaient des champs, et le soleil descendait avec sérénité vers son repos, et le crépuscule tombait. Alors le beffroi sonnait doucement l'*Angelus*, et l'on voyait monter, au-dessus des toits, des colonnes de pâle fumée bleue qui, semblables à des nuées d'encens, s'élevaient de cent chaumières, foyers de paix et de contentement. C'est ainsi qu'ils vivaient ensemble, ces modestes fermiers de l'Acadie, unis par une affection mutuelle et pratiquant l'amour de Dieu et des hommes. Ils étaient exempts à la fois de cette crainte qui règne sous la domination des tyrans, et de cette envie qui est le vice des républiques. Il n'y avait pas de serrures à leurs portes, ni de barreaux à leurs fenêtres. Leurs demeures étaient toutes grandes ouvertes, comme le jour et comme les cœurs de leurs habitants. Là, les plus riches étaient pauvres, et les plus pauvres vivaient dans l'abondance.

Un peu à l'écart du village, plus rapproché du

bassin de Minas, Bénédict Bellefontaine, le plus riche fermier de Grand-Pré, demeurait au milieu de sa belle propriété. Avec lui vivait, dirigeant sa maison, l'aimable Évangéline, son enfant et l'ornement du village. Il était superbe et imposant, ce vieillard qui comptait soixante-dix hivers. Il était vigoureux et robuste comme un chêne couvert de frimas; les boucles de ses cheveux étaient blanches comme la neige, et ses joues étaient brunes comme le feuillage du chêne. Elle était belle à voir aussi, la jeune fille aux dix-sept printemps. Ses yeux étaient noirs comme la baie qui croît sur le buisson le long du chemin. Ils étaient noirs, mais comme ils brillaient tendrement à l'ombre de ses tresses brunes! Son haleine était aussi douce que l'haleine de la génisse qui paît dans les prairies. Et lorsque, pendant les chaleurs de la moisson, elle portait aux travailleurs, au temps de midi, les flacons de bière brassée à la maison, elle était belle, ah! bien belle en vérité! Elle était plus belle encore lorsque, le dimanche matin, pendant que la cloche, du haut de la tour, aspergeait les airs de ses sons joyeux, ainsi que le prêtre asperge les fidèles avec l'hysope qu'il secoue sur eux en les bénissant,

elle traversait la rue avec son chapelet et son missel, coiffée de son bonnet normand et vêtue de sa jupe bleue, et avec ses pendants d'oreille apportés jadis du pays de France, et qui, depuis, avaient passé comme un héritage de la mère à la fille, pendant une longue suite de générations. Mais une splendeur céleste et une beauté plus idéale encore, brillaient sur son visage et transformaient son aspect, lorsqu'après sa confession elle retournait sereine à la maison, portant avec elle la bénédiction de Dieu. Quand elle était passée, c'était comme les derniers accords d'une suave symphonie.

La maison du fermier, construite solidement avec des chevrons de chêne, était située sur le flanc de la colline qui dominait la mer. Devant la porte s'élevait un sycomore touffu, autour duquel s'enroulait un chèvre-feuille. Le porche était taillé rustiquement et garni de sièges. Un sentier conduisait à un verger immense, et allait se perdre ensuite dans la prairie. Sous le sycomore étaient des ruches, surmontées d'un de ces abat-vent comme les voyageurs en rencontrent dans les pays éloignés sur le bord des chemins, au-dessus d'un tronc pour les pauvres ou d'une

image de la bienheureuse Vierge Marie. Un peu plus bas, sur la pente de la colline, était le puits avec son seau couvert de mousse, attaché au moyen d'une chaîne, et, tout près, un abreuvoir pour les chevaux. Au nord, protégeant la maison contre les tempêtes, étaient les greniers et la cour de la ferme. Là étaient rangés les chariots aux larges roues, les antiques charrues et les herses ; là était la bergerie; là, au milieu de son sérail emplumé, se pavanait l'orgueilleux dindon, et le coq chantait avec cette même voix sonore qui jadis fit tressaillir saint Pierre repentant. Les granges, bourrées de foin, semblaient à elles seules un village. Par-dessus le pignon de chacune d'elles se projetait un toit de chaume, sous lequel était construit un escalier qui conduisait dans les odorants greniers remplis de blé. Il y avait là aussi un petit colombier dont les doux et innocents habitants roucoulaient perpétuellement leur amour, tandis qu'au-dessus d'eux, les nombreuses et bruyantes girouettes criaient et annonçaient chaque changement de température.

Ainsi, en paix avec Dieu et avec le monde, le fermier de Grand Pré vivait au milieu de sa ferme

ensoleillée, et Évangéline gouvernait son ménage. Maint jeune homme, lorsqu'il s'agenouillait à l'église et qu'il ouvrait son missel, avait les yeux fixés sur elle, comme sur sa sainte la plus vénérée. Il était bien heureux, celui qui pouvait toucher sa main ou le bord de son vêtement. Plus d'un amoureux, à la faveur de l'ombre, venait frapper à sa porte; mais, pendant qu'il prêtait l'oreille pour entendre le bruit des pas de la bien-aimée, il n'aurait pas su dire si c'était son cœur ou le marteau qui battait le plus fort. Cependant, à la joyeuse fête du patron du village, plus d'un s'enhardissait et lui pressait la main à la danse en lui murmurant précipitamment à l'oreille quelques mots d'amour, qui semblaient faire partie de la musique. Mais, de tous ces amoureux, seul le jeune Gabriel était le bienvenu. Gabriel Lajeunesse était le fils de Basile, le forgeron, homme puissant dans le village et que tout le monde honorait, car, depuis l'aurore des temps, à tous les âges et parmi toutes les nations, l'art du forgeron a été tenu en haute estime par le peuple. Basile était l'ami de Bénédict. Leurs enfants, depuis l'âge le plus tendre, avaient grandi ensemble comme frère et sœur, et le Père Féli-

cien, qui était à la fois le prêtre et le maître d'école du village, leur avait appris les lettres dans le même livre, ainsi que les hymnes du service divin et le plain-chant. Mais, lorsque les hymnes étaient chantées et la leçon du jour finie, vite les deux enfants s'envolaient à la forge de Basile. Là, debout contre la porte, avec des yeux émerveillés, ils le contemplaient qui prenait comme un hochet, dans son giron de cuir, le sabot du cheval, et qui clouait le fer à sa place, tandis que près de lui, la bande d'une roue de charrette, semblable à un serpent de feu, se tordait dans un cercle de braises. Souvent, les soirs d'automne, quand au dehors, dans l'obscurité croissante, la forge semblait prête à s'échapper en éclats lumineux à travers chaque fente et chaque crevasse, eux, bien chaudement abrités à l'intérieur, observaient le travail des soufflets, et quand ces lourds engins cessaient de haleter et que les étincelles expiraient dans les cendres, ils poussaient de joyeux éclats de rire, disant que c'étaient des nonnes qui allaient à la chapelle. Souvent aussi, en hiver, rapides comme l'aigle, ils se laissaient glisser dans les traîneaux du haut des collines, et disparaissaient au loin dans la prairie. Souvent encore,

dans les granges, ils grimpaient jusqu'aux nids populeux cachés sous les poutres, cherchant avec des yeux avides cette pierre merveilleuse que l'hirondelle apporte des rivages pour rendre la vue à ses petits. Quelle chance pour celui qui trouvait cette pierre dans le nid de l'hirondelle! Ainsi passèrent quelques rapides années, et déjà ils n'étaient plus des enfants. Lui était devenu un vaillant jeune homme; sa figure ressemblait à celle du matin dont la lumière réjouit la terre; ses pensées, mûres désormais, se changeaient en actes. Elle était une femme maintenant, avec le cœur et l'espérance d'une femme. Soleil de Sainte-Eulalie, c'est ainsi qu'on l'appelait, car, de même que ce soleil, au dire des fermiers, devait accabler, sous le poids des pommes, les arbres de leurs vergers, de même, elle devait apporter dans la maison de son époux la joie et l'abondance, en la remplissant tout entière d'amour et d'enfants aux faces rubicondes.

II

La saison était revenue où les nuits deviennent plus froides et plus longues, et où le soleil, rebroussant chemin, entre dans le signe du scorpion. Des oiseaux de passage, venant des baies désolées du Nord qu'assiègent des glaces éternelles, voguaient par l'atmosphère pesante vers les rivages des îles tropicales. Les moissons étaient rentrées. Les arbres de la forêt luttaient avec rage contre les vents de septembre, ainsi qu'aux temps anciens Jacob avec l'ange. Tout annonçait un hiver long et rigoureux. Les abeilles, avec une sorte d'instinct prophétique, avaient amassé du miel jusqu'à faire déborder leurs ruches, et les chasseurs indiens assuraient que l'hiver serait froid, car la fourrure des renards était épaisse. Telle fut l'arrivée de l'automne. Alors suivit cette magnifique saison appelée par

les pieux paysans acadiens, l'été de la Toussaint. Les airs étaient remplis d'une merveilleuse et magique lumière, et le paysage s'étalait comme une nouvelle création dans toute la fraîcheur du printemps. La paix semblait régner sur la terre, et le cœur inquiet de l'Océan paraissait pour un moment apaisé. Tous les sons se confondaient dans un ensemble harmonieux : les voix des enfants aux jeux, le chant des coqs dans les basses-cours, le battement des ailes dans l'air assoupi, et le roucoulement des pigeons, tous ces sons étaient doux et étouffés comme des murmures d'amour; et le grand soleil regardait avec un œil attendri à travers les vapeurs dorées qui l'entouraient, tandis que, drapés dans leur robe rouge, écarlate ou jaune, brillant de l'éclat de la rosée, les arbres de la forêt resplendissaient comme ce platane que les Perses ornaient de manteaux et de bijoux.

Alors recommença le règne du repos, du calme et de l'intimité. Le jour avec son fardeau et sa chaleur avait disparu, et le crépuscule, en descendant, ramenait l'étoile du soir au ciel et les troupeaux à l'étable. Ils venaient, battant le sol du pied, et reposant leurs cous l'un

sur l'autre, et leurs naseaux dilatés aspiraient la fraîcheur du soir. En avant, portant la clochette, la belle génisse d'Évangéline, fière de son poil blanc comme la neige et du ruban qui flottait à son cou, s'acheminait d'un pas lent et paisible, comme si elle eût eu conscience de cette affection humaine. Puis, le berger revenait des bords de la mer, avec son troupeau bêlant qui trouvait là son pâturage favori. Derrière, venait le chien, gardien patient, plein d'importance, et superbe dans l'orgueil de son instinct. Il allait de droite et de gauche avec un air de grand seigneur, balançant majestueusement sa queue opulente, et chassant en avant les traînards. Il était le régent du troupeau pendant le sommeil du berger; il en était le protecteur lorsque la nuit, à travers le silence étoilé, le hurlement des loups retentissait du fond de la forêt. Plus tard, à la lune montante, rentraient des prairies marécageuses les chariots chargés de foin salin, qui remplissaient les airs de leur parfum. Gaîment hennissaient les chevaux, dont la crinière et les fanons étaient humides des vapeurs du soir, pendant que sur leurs croupes les lourdes selles de bois peintes, à couleurs éclatantes et

ornées de glands cramoisis, se balançaient dans un ordre superbe, comme la passerose accablée sous le poids de ses fleurs. Cependant les vaches attendaient patiemment et abandonnaient leurs pis aux mains des laitières, tandis que le lait, en jets écumants et avec une cadence régulière, descendait à grand bruit dans les seaux sonores. Les beuglements des bestiaux et les éclats de rire retentissaient dans la cour de la ferme, et étaient répercutés par l'écho des granges. Puis tout retombait dans le silence. Les portes à deux battants des granges se fermaient avec un son criard, les barres de bois roulaient à leur place avec fracas, et, pour une saison entière, tous les bruits s'éteignaient.

Au dedans, se chauffant sous le large manteau de la cheminée, le fermier était assis nonchalamment dans son fauteuil, et suivait du regard la flamme et les guirlandes de fumée qui luttaient ensemble, comme des ennemis dans une ville en feu. Derrière le vieillard, mobile et moqueuse, son ombre gigantesque gambadait le long de la muraille avec des allures fantastiques, et s'évanouissait dans les ténèbres. Sur le dossier de son fauteuil, des figures grossièrement

taillées dans le chêne riaient à la lumière vacillante, et les assiettes d'étain sur le dressoir recevaient et reflétaient la flamme, comme les boucliers d'une armée reflètent les rayons du soleil. Le vieillard fredonnait des fragments de ces chants et de ces noëls que jadis, au pays, ses ancêtres chantaient avant lui dans leurs vergers de Normandie et dans leurs riches vignobles de Bourgogne. Près de son père était assise la gentille Évangéline, filant la laine pour le métier placé derrière elle dans un coin : pour le moment, il dormait silencieux, laissant reposer sa diligente navette, pendant que le bruit monotone du rouet, semblable au bourdonnement d'une cornemuse, accompagnait seul la voix du vieillard et reliait entre eux les fragments de ses chansons. Et comme dans une église, lorsque les accents du chœur s'arrêtent par intervalles, on entend le bruit des pieds ou les paroles du prêtre à l'autel, de même, à chaque pause, on entendait le tictac régulier de l'horloge.

Comme ils étaient assis, un bruit de pas retentit, le loquet de bois, soulevé soudainement, résonna, et la porte roula sur ses gonds. Au bruit de ses souliers garnis de clous, Bénédict a recon-

nu Basile le forgeron, et aux battements de son cœur, Évangéline a deviné qui était avec lui. « Soyez les bienvenus, s'écria le fermier lorsque leurs pas s'arrêtèrent sur le seuil, sois le bienvenu, Basile, mon ami; viens prendre ta place sur cette chaise près de la cheminée, qui est toujours vide sans toi. Prends ta pipe et le pot de tabac qui sont sur la planchette là-haut. Tu n'es jamais autant toi-même que lorsqu'à travers les colonnes de fumée qui s'élèvent de ta pipe ou de ta forge, ta gaie et joviale figure brille, ronde et rouge, comme la pleine lune d'automne à travers les brouillards des marais. »

Alors, avec un sourire de contentement, Basile le forgeron répondit, tout en prenant d'un air familier sa place habituelle au coin du feu : « Benédict Bellefontaine, tu as toujours ton bon mot et ta chanson; tu as toujours l'humeur la plus enjouée, tandis que les autres sont remplis de funèbres pressentiments et ne voient devant eux que la ruine. Tu es heureux comme si tu avais ramassé tous les jours un fer-à-cheval. » Puis, se taisant un moment pour prendre la pipe qu'Évangéline lui apportait après l'avoir allumée avec un charbon du foyer, il continua lentement:

« Voilà déjà quatre jours que les vaisseaux anglais ont jeté l'ancre dans la baie de Gaspereau et qu'ils ont pointé leurs canons sur nous. Quel peut être leur dessein? On l'ignore, mais il nous est ordonné de nous rendre tous demain à l'église, où le mandat de Sa Majesté sera proclamé comme loi dans le pays. Hélas! en attendant, le peuple se crée mille alarmes. » Alors le fermier répondit : « Peut-être est-ce quelque intention plus amicale qui amène ces vaisseaux sur notre rivage. Peut-être la moisson, en Angleterre, a-t-elle été gâtée par des pluies trop hâtives ou par des chaleurs trop précoces, et viennent-ils, dans nos greniers surchargés, chercher de quoi nourrir leurs enfants et leur bétail. » — « Les gens du village ne pensent pas ainsi, » reprit avec feu le forgeron, en secouant la tête d'un air de doute; puis, après avoir poussé un soupir, il continua : « Louisbourg n'est pas oublié, ni Beau-Séjour, ni Port-Royal. Beaucoup déjà se sont réfugiés dans la forêt, et ils sont aux aguets sur la lisière, attendant avec anxiété le sort douteux du jour de demain. On nous a pris nos armes et nos engins de guerre de toute espèce. Il ne nous reste plus que le lourd marteau

de forge et la faux du moissonneur. » Mais, avec un gai sourire, le fermier répondit : « Désarmés, nous sommes plus en sûreté ici au milieu de nos troupeaux et de nos champs de blé, à l'intérieur de ces digues assiégées par l'océan, que ne l'étaient nos pères dans leurs forts assiégés par les canons ennemis. Ne crains rien de mauvais, mon ami; pas l'ombre d'une peine ne doit passer cette nuit sur cette maison et sur ce foyer, car c'est la nuit du contrat. La maison et la grange de nos jeunes gens sont construites. Les joyeux gars du village les ont bâties solidement; ils ont labouré les terres à l'entour, et ils ont rempli le grenier de foin et la maison de provisions pour une douzaine de mois. René Leblanc sera tout-à-l'heure ici avec ses papiers et son écritoire. Ne devons-nous pas être satisfaits et nous réjouir du bonheur de nos enfants? » A l'écart, près de la fenêtre, se tenait Évangéline, la main dans celle de son fiancé, et, rougissante, elle écoutait ce que disait son père. Et comme les dernières paroles expiraient sur les lèvres du vieillard, le digne notaire entra.

III

Incliné comme l'aviron fatigué qui soulève les vagues de l'océan, incliné par l'âge, mais non brisé, tel apparaissait le notaire public. Des touffes de cheveux jaunâtres comme le duvet soyeux du maïs descendaient sur ses épaules; son front était élevé; des lunettes de corne, à cheval sur son nez, lui donnaient un air de sagesse suprême. Il était père de vingt enfants, et plus d'une centaine de petits-fils venaient chevaucher sur ses genoux et écouter le tic-tac de sa grosse montre. Pendant quatre longues années, à l'époque de la guerre, il avait langui prisonnierdans un vieux fort français, où il avait beaucoup souffert comme ami des Anglais. Aujourd'hui, devenu plus avisé, mais toujours sans fraude et sans méfiance, il était riche en sagesse; il était resté patient et simple comme un enfant. Il était aimé de tout le monde, mais

surtout des enfants, car il leur racontait l'histoire du loup-garou dans la forêt, et du lutin qui venait la nuit abreuver les chevaux, et du Létiche blanc, ce fantôme d'un enfant mort sans baptême, qui était condamné à errer, sans être vu, dans la chambre des petits; il leur expliquait aussi comment, la veille de Noël, les bœufs parlaient dans l'étable, et comment la fièvre jaune se guérissait au moyen d'une araignée qu'on enfermait dans une coquille de noix; il leur parlait du merveilleux pouvoir du trèfle à quatre feuilles et du fer-à-cheval; bref, il leur racontait tous les contes qui se trouvaient dans les traditions du village. Alors, Basile le forgeron se leva de son siège près du feu, secoua les cendres de sa pipe, et, étendant lentement la main droite : « Père Leblanc, s'écria-t-il, tu as entendu ce qui se disait dans le village, et peut-être pourras-tu nous dire quelque chose de nouveau au sujet de ces vaisseaux et de leur mission. » Le notaire, avec une contenance modeste, répondit : — « J'ai entendu assez de cancans, en vérité; mais je n'en sais pas davantage pour cela, et je ne dirais pas mieux que les autres quel peut être leur dessein. Cependant, je ne suis pas de ceux qui ima-

ginent que de mauvaises intentions les amènent ici, car nous sommes en paix avec eux. Et, dès lors, pourquoi voudraient-ils nous molester? » — « Pour l'amour de Dieu, » s'écria le fougueux et un peu irascible forgeron, « devons-nous, en toutes choses, nous informer du comment, du pourquoi et du parce que? Tous les jours, il se commet des injustices, et le droit du plus fort, c'est la force. » Mais, sans remarquer la vivacité de son interlocuteur, le notaire continua : « L'homme est injuste, mais Dieu est juste, et, finalement, la justice triomphe. A ce sujet, je me rappelle une histoire qui m'a souvent consolé lorsque j'étais en prison dans le vieux fort français, à Port-Royal. » C'était là le conte favori du vieillard, et il aimait à le répéter lorsque ses voisins se plaignaient qu'une injustice leur était faite. « Il y avait une fois, dans une ancienne ville dont je ne me rappelle plus le nom, au milieu d'une promenade publique, une colonne surmontée d'une statue en bronze représentant la Justice; elle tenait une balance dans la main gauche et une épée dans la main droite, comme emblême attestant que la justice régnait dans les lois du pays, ainsi que dans les cœurs et les

foyers du peuple. Mêmement, les oiseaux avaient construit leurs nids dans les plateaux de la balance, sans peur du glaive qui brillait au-dessus d'eux aux rayons du soleil. Mais, dans la suite des temps, les lois du pays se corrompirent, la force prit la place du droit, les faibles furent opprimés, et les puissants gouvernèrent avec une verge de fer. Or, il arriva, par hasard, que dans le palais d'un grand seigneur, un collier de perles fut égaré, et bientôt les soupçons tombèrent sur une orpheline qui vivait comme servante dans la maison. Condamnée à mourir sur l'échafaud après une forme quelconque de jugement, elle subit avec résignation sa sentence au pied de la statue de la Justice. Et comme son âme innocente remontait vers le Père qui est aux Cieux, voilà qu'une tempête éclata sur la cité, les traits de la foudre courroucée frappèrent la statue de bronze, et lancèrent avec fracas sur le pavé les plateaux de la balance qu'elle tenait dans sa main gauche. Dans le creux de l'un d'eux, l'on trouva un nid de pie, et dans les parois d'argile de ce nid, le collier de perles était entrelacé. » Lorsque le conte fut fini, silencieux, mais non convaincu, le forgeron resta là planté, comme un homme qui voudrait bien

parler, mais qui ne trouve pas de mots. Toutes ses pensées semblaient figées en lignes sur son visage, comme on voit en hiver les vapeurs se congeler en figures fantastiques sur les carreaux des fenêtres.

Alors Évangéline alluma la lampe de bronze et la plaça sur la table; puis elle remplit la cruche d'étain, jusqu'à la faire déborder, avec de l'ale brune, brassée à la maison, et qui était renommée pour sa force dans tout le village de Grand-Pré. Pendant ce temps, le notaire avait tiré de sa poche ses papiers et son écritoire; il inscrivait d'une main ferme la date, l'âge des contractants, et spécifiait la dot de la fiancée, qui consistait en troupeaux de moutons et autres têtes de bétail. On procéda avec ordre en toutes choses, et tout fut bien et dûment réglé; et sur la marge du contrat, le grand sceau de la loi fut placé comme un soleil. Alors le fermier tira sa bourse de cuir, et jeta sur la table trois fois les honoraires du vieillard en solides pièces d'argent. Le notaire se leva, bénit le fiancé et la fiancée, et, tenant en l'air la cruche d'ale, but à leur prospérité. Puis, essuyant la mousse de ses lèvres, il salua so-

lennellement et partit, pendant que les hôtes restaient assis en silence et rêvaient au coin du feu. Enfin, Évangéline apporta le damier qui était dans l'encoignure, et aussitôt le jeu commença. Les vieillards riaient en se chamaillant amicalement à chaque heureuse chance ou à chaque manœuvre non réussie, ou bien lorsqu'un pion allait à dame, ou lorsqu'une brêche était faite dans le rang royal. Pendant ce temps, dans la pénombre d'une embrasure de fenêtre, les amoureux étaient assis et chuchotaient ensemble, tout en regardant la lune se lever sur la pâle mer et sur le brouillard argenté des prairies. Et silencieuses, une à une, dans les champs infinis du ciel, fleurissaient les aimables étoiles, les myosotis des anges. Ainsi la soirée se passa. Mais la cloche du beffroi sonna neuf heures : c'était le couvre-feu du village. Aussitôt les hôtes se levèrent et partirent, et le silence régna dans la maison. Plus d'une parole d'adieu et plus d'un doux bonsoir échangés sur le seuil retentirent longuement dans le cœur d'Évangéline, et le remplirent de joie. Ensuite on couvrit soigneusement les braises qui brûlaient encore sur la pierre du foyer; puis, sur

les escaliers de chêne, résonnèrent les pas du fermier, que suivait de près le pas léger d'Évangéline. Sur les marches de l'escalier se mouvait avec eux, au milieu de l'obscurité, un espace lumineux éclairé moins par la lumière de la lampe que par la face rayonnante de la jeune fille. Sans bruit, Évangéline traversa le vestibule et entra dans sa chambre. Elle était bien simple, cette chambre, avec ses rideaux blancs, et sa garde-robe ample et élevée où étaient rangées avec soin, sur de vastes planches, les étoffes de lin et de laine filées par les mains de la jeune fille. C'était là la dot précieuse qu'elle devait apporter en mariage à son époux, dot meilleure que des troupeaux de bétail, puisque c'était la preuve de ses talents de ménagère. Bientôt elle éteignit sa lampe, car la molle et radieuse lumière de la lune ruisselait à travers les fenêtres et éclairait la chambre. Le cœur de la jeune fille se gonfla et obéit à son pouvoir, comme la houleuse marée de l'Océan. Ah! elle était belle, bien belle à voir, debout avec ses pieds nus et blancs comme la neige, sur le plancher brillant! Elle se doutait peu qu'en bas, parmi les arbres du

verger, son fiancé attendait, guettant son ombre ou le rayon de sa lampe. Cependant, ses pensées allaient à lui, et, par moments, un sentiment de tristesse passait sur son âme, comme l'ombre errante des nuages qui, au clair de lune, courait sur le parquet et obscurcissait un instant la chambre. Et tandis qu'elle regardait en rêvant par la fenêtre, elle vit la lune sortir sereine des plis d'un nuage et une étoile suivre ses pas, comme jadis, de la tente d'Abraham, le jeune Ismaël s'en allait avec Agar.

IV

Le lendemain, le soleil se levait radieux sur le village de Grand-Pré. Radieux aussi, dans l'air doux et calme, resplendissait le bassin de Minas, où les vaisseaux avec leurs ombres mouvantes se balançaient à l'ancre. Depuis longtemps déjà, la vie était réveillée dans le village, et le bruyant travail frappait avec ses mains innombrables aux portes d'or du matin. Bientôt, de tous les villages des environs, des fermes et des hameaux voisins, arrivèrent dans leurs habits de dimanche les gais paysans acadiens. Maints joyeux bonjours et maints frais éclats de rire, poussés par les jeunes gens, augmentaient le charme de la matinée. Sur les vastes prairies, où l'on ne voyait d'autre sentier que le sillon des roues dans le gazon, les groupes apparaissaient l'un après l'autre, et se rejoignaient ou

continuaient leur chemin sur la grand'route. Il était loin d'être midi, et cependant tous les bruits du travail avaient cessé dans le village. Les rues étaient encombrées de monde, et des groupes bruyants étaient assis devant leurs seuils sous un soleil joyeux, et bavardaient et riaient ensemble. Chaque demeure était une auberge, où tous étaient fêtés et bien accueillis, car parmi ces gens simples, qui vivaient ensemble comme des frères, toutes choses étaient en commun, et ce qui appartenait à l'un était aussi à l'autre. Mais sous le toit de Bénédict l'hospitalité semblait plus abondante, car Évangéline était au milieu des hôtes de son père. Le sourire brillait sur son visage, et des paroles de joie et de bienvenue s'échappaient de ses belles lèvres et semblaient bénir la coupe qu'elle offrait.

Ce fut sous la voûte du ciel, au milieu de l'air embaumé du verger, qui ployait sous ses fruits dorés, que s'étala la fête des fiançailles. Là, à l'ombre du porche, étaient assis le prêtre et le notaire, ainsi que le bon Bénédict et le robuste Basile le forgeron. Non loin d'eux, à côté du pressoir à cidre et des ruches d'abeilles, était

placé Michel, le joueur de violon, le plus gai des cœurs, le plus pimpant des gilets. L'ombre et la lumière se jouaient alternativement à travers le feuillage sur ses cheveux blancs comme la neige qui flottaient au vent; sa figure joviale brillait comme un charbon ardent, quand on écarte du souffle les cendres du brasier. Gaîment le vieillard chantait, au son vibrant de son violon : *Tous les bourgeois de Chartres,* et *le Carillon de Dunkerque,* et, en même temps, il battait la mesure avec ses sabots de bois. Gai! gai! entraînés dans une danse vertigineuse, les couples passaient en tournoyant sous les arbres du verger et sur le sentier des prairies. Vieux et jeunes s'y élançaient, et les enfants avec eux. La plus belle de toutes les jeunes filles était Évangéline, la fille de Bénédict; le plus noble de tous les jeunes gens était Gabriel, le fils du forgeron.

Ainsi s'écoula la matinée. Soudain, voilà que du haut de la tour, la cloche fit entendre un appel sonore, et un roulement de tambour retentit dans les prairies. Bientôt, l'église fut encombrée d'hommes. Au dehors, les femmes attendaient dans le cimetière. Debout près des tombes, elles suspendaient aux pierres tumulaires des guirlandes de

feuilles d'automne et des branches de lierre fraîchement cueillies dans la forêt. Alors les soldats arrivèrent de leurs vaisseaux, et, marchant fièrement au milieu d'elles, ils entrèrent sous le portail sacré. La voix discordante de leurs tambours de cuivre retentit un moment aux vitres et à la voûte de l'église. L'écho se tut bientôt; le lourd portail se referma lentement, et la foule attendit en silence les ordres des soldats. Leur chef alors gravit les degrés de l'autel, et, levant dans ses mains la commission royale où pendaient les sceaux, il dit : « Vous êtes convoqués en ce jour par ordre de Sa Majesté. Elle a été bonne et clémente pour vous, mais comment avez-vous répondu à sa bonté? Que vos consciences le disent. La tâche que je remplis est pénible à mon caractère et à ma nature, et je sais combien elle est cruelle pour vous; cependant, je dois m'incliner et obéir et vous signifier la volonté de notre souverain. La voici : Votre pays tout entier, vos habitations et vos bestiaux de tout genre sont confisqués au profit de la couronne, et vous-mêmes, vous serez transportés de cette province dans d'autres pays. Dieu veuille que vous y demeuriez toujours en fidèles sujets et en peuple paisible et heureux!

Maintenant, je vous déclare prisonniers, car tel est le bon plaisir de Sa Majesté. » Ainsi, pendant le brûlant solstice d'été, dans l'atmosphère sereine, lorsque s'amoncelle soudain une tempête, les coups mortels de la grêle hachent les récoltes du fermier dans ses champs, font voler en éclats ses fenêtres, cachent le soleil, jonchent le sol de débris de chaume arraché aux toits, pendant que les troupeaux fuient en beuglant et cherchent à briser leur clôture. Ainsi, sur les cœurs de ce peuple, tombèrent les paroles de l'orateur. Un instant, ils restèrent silencieux et accablés de stupeur; puis, peu à peu, s'éleva toujours plus fort et plus fort, un gémissement de colère et de douleur. Puis, poussés par un même mouvement, ils se précipitèrent éperdus vers la porte. Mais, vaine était leur espérance d'échapper. Alors, des cris et des imprécations farouches retentirent dans la maison de prière. Et, bien au-dessus de toutes les autres têtes, on vit surgir celle de Basile, le forgeron, avec ses bras levés, comme sur une mer orageuse on voit un mât balloté par les vagues. Son visage était rouge et contracté par la colère, et il criait d'une voix sauvage : « A bas les tyrans d'Angleterre! Nous ne leur avons jamais

juré fidélité! Mort à ces soldats étrangers, qui s'emparent de nos foyers et de nos moissons! » Il en eût dit plus, mais la main impitoyable d'un soldat s'abattit sur sa bouche et le renversa sur le pavé.

Au milieu de ce tumulte et de cette mêlée furieuse, voici la porte du chœur qui s'ouvre, et le Père Félicien s'avance, l'air sérieux, et gravit les marches de l'autel. Puis, élevant sa main vénérable, d'un geste il imposa silence à cette foule bruyante, et il parla au peuple. Sa voix était profonde et solennelle, et ses accents, mesurés et pleins de tristesse, étaient comme les coups distincts de l'horloge après le tocsin d'alarme : « Que faites-vous, mes enfants? Quelle folie s'est emparée de vous? Quarante ans j'ai travaillé parmi vous, vous enseignant l'amour mutuel, non seulement en paroles, mais surtout en actions. Est-ce donc là le fruit de mes peines, de mes veilles, de mes prières et de mes privations? Avez-vous si vite oublié toutes mes leçons de charité et de pardon? Ici, c'est la maison du Prince de la paix, et voudriez-vous la profaner par des actions violentes et par des cœurs remplis de haine, sous les yeux de Jésus crucifié, qui

vous regarde du haut de sa croix? Voyez, dans ses yeux pleins de tristesse, quelle douceur et quelle sainte compassion! Écoutez comme ses lèvres répètent toujours la prière : O Père, pardonnez-leur! Répétons-là aussi, cette prière, à l'heure où les méchants nous assaillent; répétons-la aussi à présent, et disons : O Père, pardonnez-leur! « Il n'en dit pas davantage, mais ses quelques paroles descendirent profondément dans les cœurs de ces pauvres gens, et des sanglots de repentir succédèrent à cette explosion de colère. Et ils répétèrent la prière et ils dirent: O Père, pardonnez-leur!

Alors on chanta le service du soir. Les cierges brillaient à l'autel. La voix du prêtre était fervente et profonde, et le peuple répondit, non-seulement des lèvres, mais du cœur. Et ils entonnèrent l'*Ave Maria*, et ils tombèrent à genoux, et leurs âmes, dans le transport de la foi, s'élevèrent sur les ailes brûlantes de la prière, comme Élie montant au ciel. Cependant la funeste nouvelle s'était répandue dans tout le village, et de tous côtés les femmes et les enfants erraient en gémissant de maison en maison. Depuis longtemps, Évangeline attendait, debout sur

le seuil de la maison paternelle, protégeant ses yeux de la main droite, contre les rayons horizontaux du soleil qui, en descendant, éclairait les rues du village d'une splendeur mystérieuse, dorait le chaume de tous les cottages et en blasonnait les fenêtres. Depuis longtemps, à l'intérieur, la nappe blanche comme neige était mise sur la table. Là s'offraient le pain de froment, et le miel exhalant un parfum de fleurs sauvages, et aussi la cruche d'ale et le fromage tout frais apporté de la laiterie. Au haut bout de la table se dressait la grande chaise à bras du fermier. Ainsi Évangéline attendait au seuil de la maison, pendant que le soleil couchant projetait les ombres allongées des arbres sur les vastes et odorantes prairies. Ah ! une ombre plus épaisse s'était abattue sur son esprit, et des champs de son âme s'élevait un parfum céleste, parfum de charité, de douceur, d'amour, d'espoir, de pardon et de résignation chrétienne. Bientôt, oublieuse d'elle-même, elle se mit à parcourir le village, réconfortant du regard et de la parole les cœurs désolés des femmes, qui, à travers l'obscurité naissante des champs, s'en retournaient d'un pas languissant, chassées vers

le logis par les soins du ménage et par les pieds fatigués de leurs enfants. Le soleil se coucha, rouge et démesuré, voilant l'éclat de sa face dans la lueur mourante d'un brouillard d'or, comme le prophète descendant du Sinaï. Doucement, par dessus le village, tinta la cloche de l'*Angelus*. Cependant, Évangéline se désolait depuis longtemps près de l'église, au milieu de l'obscurité. Tout était silencieux à l'intérieur; vainement elle allait de la porte aux fenêtres, écoutant et regardant. Enfin, vaincue par l'émotion : « Gabriel ! » s'écria-t-elle d'une voix haute et tremblante. Mais aucune réponse ne sortit de la tombe des morts, ni de la tombe plus sombre encore des vivants. A la fin, elle reprit lentement le chemin de la maison paternelle déserte. Le feu couvait dans l'âtre, et sur la table le souper était resté intact. Les chambres étaient vides et tristes, et comme hantées par des fantômes de terreur. Lugubre fut l'écho de ses pas sur les escaliers et sur le seuil de sa chambre. Dans le mortel silence de la nuit, elle entendit la pluie frémissante tomber à grand bruit sur les feuilles desséchées du sycomore près de la fenêtre. Des éclairs éblouissants sillonnaient le ciel, et la

voix retentissante du tonnerre vint lui rappeler qu'il y avait un Dieu au ciel, et qu'il y gouvernait le monde, sa création. Alors, elle se rappela le conte de la justice céleste, qu'elle avait entendu la veille. Son âme troublée se sentit calmée, et elle s'endormit paisiblement jusqu'au matin.

V

Quatre fois, le soleil s'était levé et couché; et maintenant, sur le cinquième jour, le chant joyeux du coq réveillait de leur sommeil les servantes des fermes. Déjà, par les champs jaunis, en procession silencieuse et lugubre, les femmes acadiennes venaient des fermes et des hameaux voisins. Elles conduisaient vers les bords de la mer, des chariots pesants, contenant tout leur avoir domestique. Elles s'arrêtaient et regardaient derrière elles, pour voir une fois encore leurs chères demeures, avant que les sinuosités de la route et la forêt ne les dérobassent à leurs yeux. A côté d'elles, les enfants couraient et poussaient les bœufs en avant, tout en tenant dans leurs petites mains quelques débris de jouet.

Ainsi elles se rendaient à grands pas à la baie

du Gaspéreau. Là, sur les bords de la mer, étaient entassés pêle mêle tous les meubles des paysans. Tout le jour, les chaloupes affairées circulèrent de la côte aux vaisseaux; tout le jour, les chariots se fatiguèrent à descendre le village. Vers la soirée, à l'heure où le soleil était sur son couchant, le roulement des tambours qui battaient dans le cimetière, résonna au loin, sur les prés. Les femmes et les enfants se précipitèrent dans cette direction. Soudain, les portes de l'église s'ouvrirent, et la garde s'avança suivie du triste cortège des fermiers acadiens, captifs depuis longtemps, mais résignés.

Comme des pèlerins qui, éloignés de leurs foyers et de leur patrie, chantent en marchant et oublient qu'ils sont las et fatigués; ainsi, des chants sur les lèvres, les paysans acadiens descendaient de l'église vers le rivage, au milieu de leurs femmes et de leurs filles. Les jeunes gens venaient les premiers, et, élevant leurs voix en chœur, ils chantaient de leurs lèvres tremblantes un chant des missions catholiques : « Sacré Cœur du Sauveur, ô fontaine inépuisable ! Remplissez nos cœurs en ce jour, de force, de soumission et de patience. » Puis les vieillards

fermaient la marche, et les femmes, rangées sur les bords du chemin, entonnèrent avec eux l'hymne sainte. Et au-dessus d'eux, dans les rayons du soleil, les oiseaux, comme des voix d'âmes trépassées, mêlaient leurs accords à ces chants.

A mi-chemin du rivage, Évangéline attendait silencieuse. Le chagrin ne l'avait pas vaincue, l'heure de l'affliction l'avait trouvée ferme. Elle attendait avec calme et tristesse jusqu'à ce que la procession fût près d'elle. Lorsqu'elle vit le visage de Gabriel, pâle d'émotion, les larmes lui montèrent aux yeux; elle s'élança vivement à sa rencontre, elle lui saisit les mains, et, appuyant sa tête sur son épaule, elle murmura : « Gabriel, aie bon courage, car si nous nous aimons, rien en vérité ne peut nous nuire, quelque malheur qui nous arrive. » Elle souriait en parlant ainsi. Mais soudain elle se tut, à la vue de son père qui s'avançait lentement. Hélas! que son aspect était changé! L'éclat de ses joues avait disparu avec le feu de son regard, et ses pas semblaient alourdis par le fardeau d'amertume qu'il portait dans son cœur. Mais elle, souriant et soupirant à la fois, elle se

suspendit au cou du vieillard et l'embrassa; et ne pouvant lui rendre le courage, elle le consola par des paroles de tendresse.

C'est ainsi que le lugubre cortége arriva à l'embouchure du Gaspéreau. Là, au moment de s'embarquer, le désordre et le tumulte furent au comble. Les bateaux chargés de monde ne faisaient qu'aller et venir. Dans la confusion, des femmes furent séparées de leurs maris, et, trop tard, des mères aperçurent leurs enfants qui, laissés sur le rivage, étendaient les bras vers elles et les rappelaient avec des cris suppliants. De même, Basile et Gabriel furent transportés sur des vaisseaux différents, tandis qu'Evangéline au désespoir restait sur le rivage avec son père. La tâche n'était pas faite à moitié lorsque le soleil se coucha. Le crépuscule étendit à l'entour ses ombres épaisses. En hâte, l'Océan reflua loin du rivage, laissant sur ses bords sablonneux une ligne couverte d'épaves, de varechs et d'algues gluantes. Plus loin, en arrière, au milieu des meubles et des chariots, qui gisaient là comme dans un poste de bohémiens ou dans un camp après la bataille, s'étaient installés pour la nuit les f miers acadiens désormais sans

demeure. Le voisinage de la mer et la vigilance des sentinelles leur ôtaient tout espoir de fuite. L'Océan fougueux s'était retiré en mugissant dans ses plus profondes retraites, entraînant à sa suite les galets qui s'entrechoquaient à grand bruit, et laissant les bateaux échoués des marins bien loin de lui au milieu des terres. A la nuit tombante, les bestiaux revinrent du pâturage. L'air tranquille et moite était embaumé de l'odeur du lait de leurs mamelles. Longtemps les pauvres bêtes attendirent en beuglant devant la porte si bien connue de la ferme. Longtemps elles attendirent et cherchèrent en vain la voix et la main de la laitière. Le silence régnait dans les rues; l'*Angelus* ne retentissait pas du haut de l'église; plus de fumée s'élevant des toits, plus de lumière brillant aux fenêtres !

Cependant, sur le rivage, on avait allumé les feux du soir avec des épaves flottantes que la tempête avait poussées sur les bords. Tout à l'entour de ces feux étaient réunies des formes sombres, des figures dolentes. On entendait des voix de femmes et d'hommes et des criaillements d'enfants. De feu en feu, comme autrefois dans sa paroisse de foyer en foyer, le fidèle prêtre

allait consolant, bénissant et encourageant, comme Paul parmi les naufragés, sur les bords désolés de Malte. Il approcha ainsi de la place où Évangéline était assise avec son père; à la lumière vacillante, il contempla le visage du vieillard. Ce visage creux, hagard et blême, n'exprimait ni pensée ni sentiment. On eût dit le cadran d'une horloge dont on aurait ôté les aiguilles. Vainement Évangéline tentait de le consoler par des paroles de tendresse; vainement elle lui présentait les aliments; il ne se mouvait plus, il ne regardait plus, il ne parlait plus, mais son œil immobile et vide fixait sans cesse la flamme tremblotante. *Benedicite*! murmura le prêtre d'un ton compatissant; il eût voulu en dire davantage, mais son cœur était gonflé, et ses paroles tremblèrent et s'arrêtèrent sur ses lèvres comme les pas d'un enfant sur le seuil, tant il était accablé par la scène dont il était le témoin et par la vue de cette cruelle douleur. Muet, il posa la main sur la tête de la jeune fille, et éleva ses yeux remplis de larmes vers les étoiles silencieuses, qui, au-dessus d'eux, poursuivaient leur route sereine que ne troublaient ni les violences, ni les soucis des mortels. Puis il s'assit auprès

d'eux, et tous ensemble pleurèrent en silence.

Soudain, vers le sud, une lumière s'éleva, comme en automne la lune ensanglantée, lorsqu'elle gravit les remparts de cristal du ciel, et que, semblable à un titan, elle allonge au-dessus de l'horizon ses cent mains sur les montagnes et sur les prairies, saisissant les rochers et les rivières, et entassant de vastes ombres les unes sur les autres. Cette lumière, qui grandissait de plus en plus, brillait sur les toits du village, brillait sur le ciel et sur la mer, et sur les vaisseaux qui reposaient dans la baie. Des colonnes d'une fumée éclatante s'élevaient, et à travers leurs ondulations, on voyait des jets de flamme qui apparaissaient et disparaissaient, comme les mains frémissantes d'un martyr. Alors le vent saisit les charbons ardents et la paille enflammée, et, les enlevant, il les fit tourbillonner dans les airs, pendant que, d'une centaine de toits, la fumée montait en longues draperies entremêlées de langues de flammes.

La foule qui était sur le rivage et sur les vaisseaux contemplait ce spectacle avec stupeur. D'abord ils restèrent sans parole, puis, dans leur angoisse, ils crièrent d'une voix haute :

« Nous ne verrons plus nos maisons dans le village de Grand-Pré ! » Les coqs, tout d'un coup, se mirent à chanter bruyamment dans les basses-cours, se figurant que le jour était venu, et en même temps, la brise du soir apporta le beuglement du bétail, interrompu par les aboiements des chiens. Alors s'éleva un cri d'épouvante, semblable à ceux qui réveillent en sursaut les campements endormis dans les lointaines prairies de l'ouest, ou dans les forêts qui bordent la Nébraska, lorsque les chevaux sauvages, affolés de terreur, passent rapidement devant eux avec la vitesse du tourbillon, ou que des troupeaux de buffles, avec de longs mugissements, se précipitent vers la rivière. Tel était le bruit qui se répandit sur la nuit, lorsque les troupeaux et les chevaux, rompant leurs chaînes et leur clôture, s'élancèrent follement à travers les prairies.

Accablés par ce spectacle, le prêtre et la jeune fille, avec une tristesse muette, avaient les yeux fixés sur cette scène de terreur, qui empourprait l'horizon et s'étendait devant eux. A la fin, ils se retournèrent pour parler à leur silencieux compagnon. Mais, hélas ! il était tombé de son siège, et de son corps étendu sans mouvement sur le

rivage, l'âme venait de s'échapper. Le prêtre souleva doucement la tête inanimée du cadavre, la jeune fille s'agenouilla tout auprès, et dans sa terreur se lamenta tout haut. Puis elle s'évanouit et laissa tomber la tête sur la poitrine du mort chéri. Toute la nuit, elle resta là étendue, plongée dans un sommeil profond et plein d'oubli. Et lorsqu'elle sortit de cette léthargie, elle se vit environnée d'une multitude de visages amis, pâles et remplis de larmes, qui fixaient sur elle des regards pleins d'une douloureuse compassion. Les flammes du village en feu illuminaient toujours le pays; elles rougissaient les cieux sur la tête des malheureux exilés, et brillaient sur les visages qui l'entouraient. Il lui sembla, dans le trouble de ses sens, que c'était le jour du jugement. Ensuite elle entendit une voix familière qui disait au peuple : « Enterrons-le ici, près de la mer. Quand un temps plus heureux nous ramènera du pays inconnu de notre exil vers nos foyers, alors ces restes sacrés seront déposés pieusement dans le cimetière. » Ainsi parla le prêtre. Et en hâte, au bord des flots, ayant pour torches funèbres les lueurs du village qui flambait, sans glas, sans livre, ils enterrèrent le fermier

de Grand-Pré. Et comme le prêtre répétait la formule de douleur, voilà qu'avec un son plaintif comme la voix d'une nombreuse congrégation, la mer lui répondit solennellement et mêla ses clameurs à l'hymne funèbre. C'était la marée montante qui, avec les premières lueurs du jour, accourait, tumultueuse et gonflée, des déserts lointains de l'Océan vers le rivage. Alors recommença encore une fois le bruit et le désordre de l'embarquement. Et avec le reflux de cette marée, les vaisseaux voguèrent loin de leur asile, laissant derrière eux le mort sur la rive et le village en ruines.



SECONDE PARTIE

I

De longues années s'étaient écoulées depuis l'incendie de Grand-Pré, depuis ce jour où les lourds vaisseaux étaient partis à la marée descendante, emportant toute une nation avec tous ses biens domestiques dans l'exil, dans un exil sans fin et sans exemple dans l'histoire. Séparés les uns des autres, les Acadiens furent débarqués sur différents rivages. Ils furent dispersés comme des flocons de neige, lorsque le vent du Nord-Est souffle obliquement à travers les brouillards qui assombrissent les bancs de Terre-Neuve. Sans amis, sans foyer, sans espoir, ils errèrent de ville en ville, des lacs glacés du Nord aux savanes brûlantes du Sud, des côtes blanchissantes de l'Océan jusqu'au pays où le Père des Eaux saisit

les collines dans ses mains et les entraîne avec lui dans l'Océan, pour y ensevelir profondément dans leurs sables les ossements dispersés du mammouth. Ils cherchaient des amis et des foyers, mais plus d'un désespéré, le cœur brisé, ne demandait à la terre qu'une tombe, n'attendant plus ni foyer, ni ami. Leur histoire est écrite sur les pierres des tombeaux dans les cimetières. Longtemps, parmi eux, l'on vit errer et attendre une jeune fille à l'esprit doux et humble, et qui souffrait patiemment toute chose. Elle était belle et jeune, mais hélas! devant elle s'étendait vaste, silencieux, lugubre, le désert de la vie, avec ses sentiers tracés par les tombes de ceux qui avaient peiné et souffert avant elle : passions éteintes depuis longtemps, espérances mortes et abandonnées! Ainsi la route de l'émigrant dans les déserts de l'Ouest est marquée par les feux du campement depuis longtemps consumés, et par des ossements qui blanchissent au soleil. Il y avait dans sa vie quelque chose d'incomplet, d'imparfait et d'inachevé, comme serait une matinée de juin qui, avec ses chansons et son soleil, s'arrêterait soudain dans le ciel, et, en pâlissant, rebrousserait peu à peu vers l'Orient d'où elle a pris son

essor. Quelquefois, elle errait dans les villes, puis, poussée par une fièvre intérieure et par ces désirs inquiets qui sont comme la faim et la soif de l'âme, elle reprenait ses recherches incessantes. D'autres fois, elle rôdait dans les cimetières, laissant errer son regard sur les croix et les pierres tumulaires; elle s'asseyait près d'une tombe sans nom, se disant que peut-être il reposait déjà dans le sein de la terre, et elle aurait voulu s'endormir à côté de lui. Parfois une rumeur, un ouï-dire, un murmure inarticulé venait de sa main aérienne lui faire signe d'avancer. Parfois aussi, elle s'entretenait avec ceux qui avaient vu son bien-aimé et qui l'avait connu, mais depuis longtemps, dans quelque endroit reculé dont ils avaient même oublié le nom. « Gabriel Lajeunesse! disait-on. Oh oui! nous l'avons vu; il était avec Basile le forgeron, et tous deux sont allés dans les prairies. Ils sont coureurs des bois; ils sont devenus des chasseurs et des trappeurs fameux. — Gabriel Lajeunesse! disaient les autres, oh oui! nous l'avons vu, il est maintenant *voyageur* dans les terres basses de la Louisiane. » Et ils ajoutaient : « Chère enfant, pourquoi te chagriner et l'attendre si longtemps? N'y a-t-il donc pas d'autres

jeunes gens aussi beaux que Gabriel, au cœur aussi tendre, aussi fidèle, et à l'esprit aussi loyal? Voici Baptiste Leblanc, le fils du notaire, qui t'aime depuis de longues années : viens, donne-lui ta main et sois heureuse. Tu es trop belle pour qu'on te laisse coiffer Sainte-Catherine. » Évangéline leur répondait avec sérénité, mais avec tristesse : « Je ne puis. Là où est allé mon cœur, ma main suit, et ne va pas autre part. Car lorsque le cœur marche en avant comme une lampe et illumine le sentier, alors maintes choses deviennent claires qui autrement resteraient cachées dans les ténèbres. » Et là-dessus, le prêtre, son ami et son confesseur, lui disait avec un sourire : « O ma fille, c'est ton Dieu qui parle ainsi en toi. Ne prononce pas ces mots d'affection perdue; jamais l'affection n'est perdue. Si elle n'enrichit pas le cœur d'un autre, ses eaux, retournant à leur source, comme la pluie, y ramèneront la fraîcheur. Ce qu'épanche la fontaine retourne à la fontaine. Patience, accomplis ta tâche, accomplis ton œuvre d'amour. La douleur et le silence sont puissants, la résignation et la patience sont divines. C'est pourquoi accomplis ta mission d'amour jusqu'à ce que ton cœur soit

sanctifié, purifié, raffermi, et devienne de plus en plus parfait et digne du ciel. » Évangéline, réconfortée par ces paroles du bon vieillard, faisait un effort et attendait. Toujours, dans son cœur, elle entendait l'hymne funèbre de l'Océan, mais à ces sons se mêlait une voix qui lui murmurait : ne désespère pas! Ainsi cette pauvre âme errait dans la détresse et dans l'abandon, les pieds nus et ensanglantés sur les pierres et les épines de l'existence.

O Muse, essayons de suivre les traces de la pauvre voyageuse, non pas sur chaque sentier écarté, non pas à chacune des changeantes années de la vie, mais comme un voyageur suit le cours d'un ruisseau à travers la vallée. Eloigné parfois de ses rives, ce n'est que de temps en temps et par intervalles qu'il en aperçoit les ondes étincelantes dans les endroits découverts. D'autres fois, il s'en rapproche, et, à travers la sombre verdure des bois qui le dérobe à sa vue, il entend le murmure continuel de ses flots. Heureux si, à la fin, il découvre la place où ils trouvent une issue !

II

C'était le mois de mai. Bien loin, sur la Belle Rivière, passé les bords de l'Ohio, passé le confluent du Wabash, voguait sur le courant doré du large et rapide Mississipi, un bateau pesamment chargé, que dirigeaient des bateliers acadiens. C'était une bande d'exilés. On eût dit un radeau sur lequel les débris d'une nation naufragée, éparpillés sur le village, flottaient maintenant ensemble, unis par les liens d'une même foi et d'une même infortune. Hommes, femmes et enfants, guidés par un reste d'espérance ou par quelque ouï-dire, s'en allaient à la recherche de leurs parents et de leurs amis, chez les fermiers peu fortunés de la côte acadienne et des prairies des belles Opelousas. Évangéline et son guide, le père Félicien, étaient avec eux. Un jour après l'autre, ils descendaient ainsi la turbulente ri-

vière, au milieu des sables éboulés, à travers une sauvage solitude assombrie par les forêts. Une nuit après l'autre, ils campaient sur ses rives, près de leurs feux flambants. Tantôt ils se laissaient porter, au gré du courant, à travers les rapides, au milieu des verts îlots où les cotonniers balançaient, comme des panaches, leurs cimes ombrageuses. Tantôt ils entraient dans de larges lagunes : des bancs de sable argenté s'étendaient dans l'eau, et le long des flots qui se ridaient sur leurs bords, on voyait d'immenses troupeaux de pélicans, au plumage éclatant comme la neige, qui allaient et venaient à gué. Le paysage s'élargissait, et le long des côtes de la rivière apparaissaient, ombragées par des arbres de la Chine et au milieu de jardins luxuriants, les habitations des planteurs avec leurs cabines de nègres et leurs colombiers. Ils approchaient de la région où règne un été perpétuel. La rivière, avec ses courbes majestueuses, traversait la Côte d'or et ses bosquets d'orangers et de citronniers, puis elle se dirigeait vers l'Est. Eux aussi changèrent de direction ; ils entrèrent dans le Bayou de Plaquemine, et bientôt ils se perdirent dans un labyrinthe d'eau paresseuse et dévoyée, qui s'é-

tendait dans tous les sens comme un réseau d'acier. Au-dessus de leurs têtes, les hautes et sombres branches des cyprès formaient, en se rencontrant, des arceaux mystérieux, et des mousses traînantes flottaient au milieu des airs, comme des bannières suspendues aux voûtes des cathédrales antiques. Un silence de mort régnait partout, interrompu seulement par les hérons, qui revenaient au coucher du soleil à leurs juchoirs dans les cèdres, ou par le hibou, qui saluait la lune avec un rire satanique. Cet astre brillait, avec un doux sourire, sur les eaux et sur les colonnes des cyprès et des cèdres, qui soutenaient les arceaux de verdure à travers les voûtes ouvertes desquels les rayons glissaient comme à travers les fentes d'une ruine. Toutes ces choses qui les entouraient leur semblaient confuses, étranges et pareilles à un rêve, et sur leur esprit planait une sensation de stupeur et de tristesse, singulier présage de malheur invisible et qu'on ne saurait définir. Comme au bruit du sabot d'un cheval sur le gazon des prairies, les feuilles de la sensitive se contractent et se ferment longtemps d'avance, ainsi, au bruit des pas du destin, le cœur se resserre et se referme avec de lugubres pressenti-

ments avant que le coup ne l'ait atteint. Mais le cœur d'Évangéline était soutenu par une vision qui flottait vaguement devant ses yeux, et lui faisait des signes à travers les rayons de la lune. C'étaient les pensées de son esprit qui prenaient la forme d'un fantôme. Son Gabriel avait passé avant elle sous ces voûtes ténébreuses, et maintenant chaque coup d'aviron le rapprochait d'elle.

Alors l'un des rameurs se leva de sa place à la proue du bateau et souffla dans son cor : c'était un signal aux autres bateliers qui, comme eux, pouvaient d'aventure voguer à minuit sur ces flots obscurs. Le son retentit avec des accents sauvages sous les sombres colonnades et les longues allées de verdure, brisant le sceau du silence et donnant des voix à la forêt. Au-dessus de leur tête, les bannières de mousse s'agitèrent silencieusement au bruit de cette musique. Une multitude d'échos se réveillèrent et moururent au loin, entre la nappe polie des eaux et les branches sonores. Mais aucune voix ne répliqua, aucune réponse ne vint de l'obscurité. Et lorsque les échos se turent, le silence fit une impression pénible sur les voyageurs. Évangéline s'était endormie, mais les bateliers continuaient de ramer

à travers la nuit, tantôt silencieux, tantôt chantant les barcaroles familières des Canadiens, comme ils les chantaient jadis sur les rivières de leur patrie. A travers la nuit, on entendait les sons mystérieux du désert, lointains et confus comme le bruit des vagues ou du vent dans la forêt, mêlés aux cris des grues et au rugissement du hideux alligator. Ainsi, avant le milieu du jour, ils sortirent de ces ombrages, et devant eux s'étendaient dans le soleil doré les lacs de l'Atchafalaya. Des myriades de nénuphars se balançaient sur les légères ondulations que faisaient les rames en passant, et des lotus d'une beauté resplendissante dressaient leurs couronnes d'or au dessus des têtes des bateliers. Une molle langueur régnait dans l'atmosphère, qu'emplissait l'haleine odorante des fleurs du Magnolia et la chaleur ardente de midi. D'innombrables îlots boisés, et peuplés de buissons de roses qui en faisaient des bocages parfumés, invitaient au sommeil les voyageurs qui passaient le long de leurs bords. Bientôt, près du plus beau de ces îlots, leurs rames fatiguées s'arrêtèrent, et ils amarrèrent en sûreté leur bateau sous les grosses branches des saules de Vachita, qui croissaient près des bords,

puis ils se dispersèrent sur le gazon, et, las de leur fatigue nocturne, ils s'endormirent. Au-dessus d'eux s'étendait large et haute la coupole d'un cèdre, et, se balançant à ses grands bras, le convolvulus et la vigne vierge laissaient pendre dans l'air leurs échelles de corde, semblables à l'échelle de Jacob, où les anges qui montaient et descendaient leurs échelons aériens, c'étaient les légers colibris voltigeant de fleur en fleur. Telle fut la vision d'Évangéline, endormie à l'ombre de l'arbre gigantesque. L'amour débordait de son cœur, et le ciel semblait s'ouvrir à son âme dans son sommeil et l'illuminait de la splendeurs des régions éthérées. Cependant, à travers ces îles sans nombre, apparut une embarcation rapide et légère, qui filait sur l'eau et se rapprochait de plus en plus, hâtée dans sa course par les bras musculeux des chasseurs et des trappeurs. La proue était tournée vers le Nord, vers le pays du bison et du buffle. Au gouvernail était assis un jeune homme à l'air pensif et soucieux. Des boucles de cheveux noirs et négligés ombrageaient son front, et une tristesse qui n'était pas de son âge était écrite en traits visibles sur sa figure. C'était Gabriel, qui,

lassé d'attendre, malheureux et sans repos, s'en allait chercher dans les déserts de l'Ouest l'oubli de lui-même et de son chagrin. Rapidement, ils glissèrent le long du bord sous le vent de l'île, mais sur la rive opposée, derrière un massif de palmiers nains, de sorte qu'ils ne virent pas le bateau caché sous les saules. Là gisaient inaperçus les dormeurs dont le bruit des avirons ne troubla pas le sommeil. Aucun ange du Seigneur n'était là pour réveiller la jeune fille. Rapidement ils s'éloignèrent, comme l'ombre d'un nuage sur la prairie. Lorsque le bruit de leurs rames sur les tolets se fut éteint dans l'éloignement, les dormeurs se réveillèrent comme d'une extase magique, et la jeune fille dit en soupirant au bon prêtre : « O père Félicien, quelque chose en mon cœur me dit que Gabriel erre près de moi. N'est-ce qu'un vain rêve, une frivole et vague superstition, ou un ange a-t-il passé qui a révélé la vérité à mon esprit? » Puis, rougissante, elle ajouta : « Hélas! crédule que je suis! Pour des oreilles comme les vôtres, des paroles de ce genre n'ont pas de sens. » Mais le vénérable prêtre lui répondit avec un sourire : « Ma fille, tes paroles ne sont pas frivoles, et elles ne sont pas privées

de sens pour moi. Le sentiment est chose profonde et silencieuse, et les paroles qui flottent à sa surface sont comme la bouée agitée qui trahit l'endroit où se cache l'ancre. C'est pourquoi, aie confiance en ton cœur et à ce que le monde appelle illusion. Gabriel, pour sûr, est près de toi; car les villes de Saint-Maur et de Saint-Martin, sur les bords du Têche, ne sont pas fort loin d'ici dans la direction du Sud. Là, la fiancée depuis longtemps errante sera rendue à son fiancé; là, le pasteur depuis longtemps absent retrouvera son troupeau et ses brebis. Magnifique est ce pays avec ses prairies et ses forêts d'arbres fruitiers. Là, on foule sous les pieds un jardin de fleurs, et le bleu le plus azuré de tous les ciels s'arrondit en voûte au-dessus de vos têtes et appuie sa coupole sur des remparts de forêts. Ceux qui demeurent dans ce pays l'ont nommé l'Eden de la Louisiane. »

Sur ces encourageantes paroles, ils se levèrent et continuèrent leur voyage. Le soir arriva doucement. Le soleil, à l'Occident, étendait, comme un magicien, sa baguette d'or sur le paysage. Des vapeurs étincelantes s'élevaient. On eût dit que le ciel et l'eau et la forêt s'embrasaient à ce contact, et se fondaient et se mêlaient ensemble.

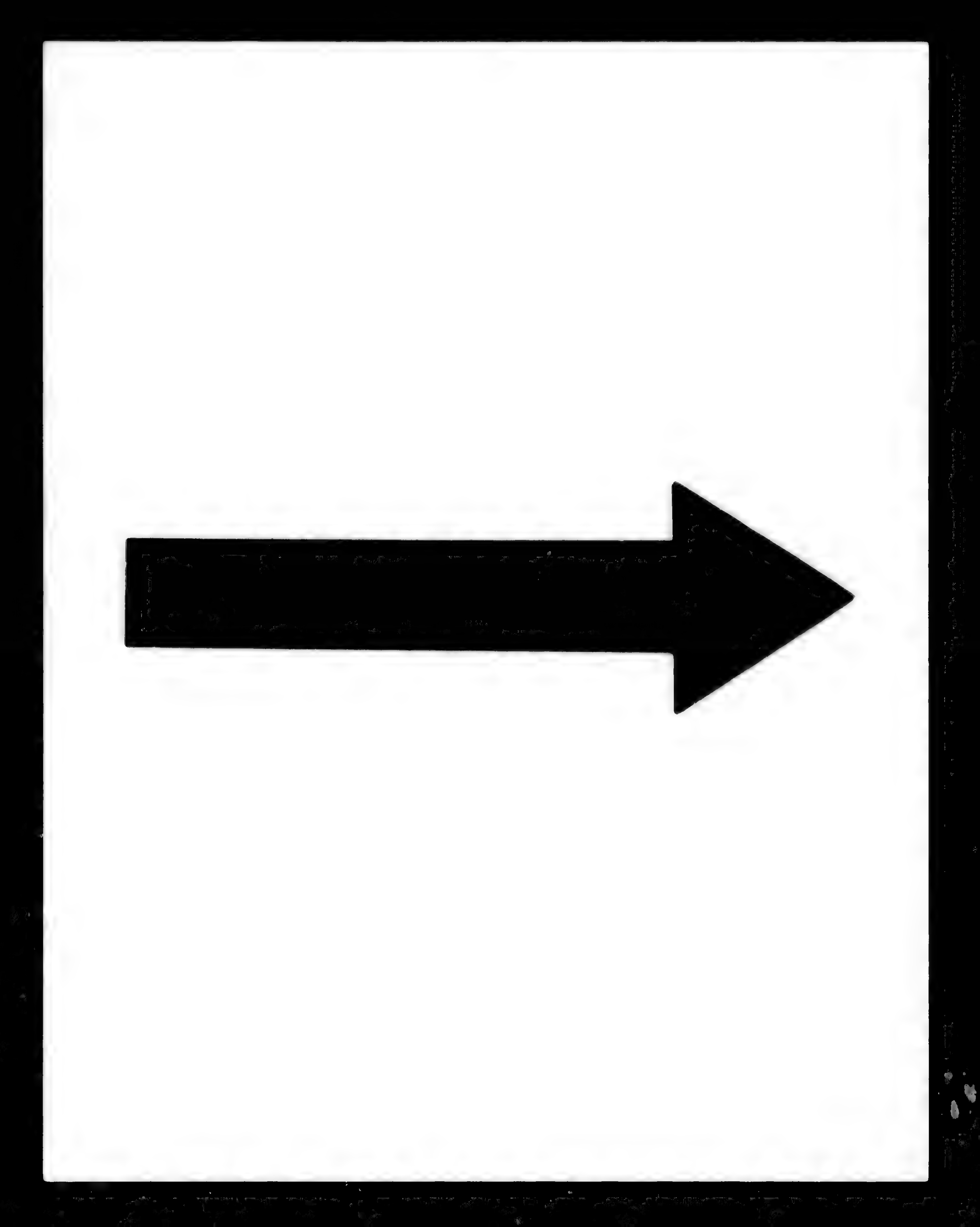
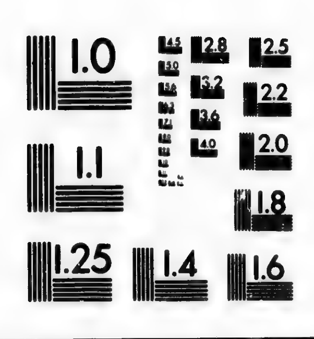


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Suspendu entre deux cieux, semblable à un nuage aux bords argentés, le bateau flottait avec ses rames ruisselantes sur les eaux immobiles. Le cœur d'Évangéline était rempli d'une inexprimable douceur. Les sources sacrées de sa sensibilité, frappées par un charme magique, resplendissaient à la lumière de l'amour, comme les cieux et les eaux qui l'entouraient. Alors, du hallier voisin, l'oiseau moqueur, le plus sauvage des chantres, se balançant dans les airs aux branches des saules suspendues au-dessus des eaux, se mit à secouer de son petit gosier de tels flots d'une musique délirante, que l'air tout entier, et les bois et les ondes faisaient silence pour l'écouter. Plaintives et tristes étaient les premières notes, puis ces accents s'élevant jusqu'à la folie, semblaient vouloir suivre ou conduire le cortège des frénétiques bacchantes. Puis, on n'entendait que quelques notes isolées, comme l'écho d'une profonde et douloureuse lamentation, puis, tout d'un coup, les réunissant toutes, il les lançait au large, avec un accent de dérision, ainsi qu'après une tempête, une bouffée de vent dans les cimes des arbres en secoue la pluie, qui tombe bruyamment des branches en ondées cristallines. Accom-

pagnés d'un prélude comme celui-là, et le cœur palpitant d'émotion, ils entrèrent lentement dans le Têche, qui coule au milieu des vertes Opelousas. Et dans l'air embaumé, au-dessus des cimes de la forêt, ils virent des colonnes de fumée qui s'élevaient d'une habitatiou voisine, ils entendirent les sons d'un cor et le beuglement éloigné d'un troupeau.

III

Sur les bords du fleuve, sous l'ombrage des chênes, aux branches desquels flottaient des guirlandes de mousse d'Espagne et de gui mystique, de ce gui que les Druides abattaient avec leurs faucilles d'or au temps de Noël, s'élevait, retirée et solitaire, la maison du pâtre. Un jardin l'entourait d'une ceinture de fleurs luxuriantes, dont le parfum remplissait les airs. La maison elle-même était construite en planches de cyprès, soigneusement ajustées. Le toit était grand et bas, et à l'entour s'étendait une véranda large et spacieuse, supportée sur d'élégantes colonnes, entrelacées de vignes et de roses, sur lesquelles venaient se poser les colibris et les abeilles. A chaque coin de la maison, au milieu des fleurs du jardin, s'élevaient des colombiers, perpétuel symbole d'amour, avec leurs scènes d'é-

ternelle tendresse et de rivalité éternelle. Le silence régnait à l'entour. Les rayons du soleil disputaient encore la cime des arbres à l'ombre dans laquelle était déjà plongée la maison. Du sommet de la cheminée s'élevait une légère colonne de fumée bleue, qui montait et se répandait lentement dans l'air du soir. Sur les derrières de la maison, un sentier partant de la porte du jardin courait à travers les grands bosquets de chênes, jusqu'au bord de la prairie sans limites où le soleil descendait lentement au milieu d'une mer de fleurs. Tout au milieu de son sillon de lumière, comme des navires dont les noirs cordages pendent librement du haut des mâts durant le calme plat des tropiques, se dressait un massif d'arbres avec leurs vignes aux cordages entremêlés.

Juste à l'endroit où la forêt rencontrait les vagues fleuries de la savane, était assis, sur un coursier harnaché à l'espagnole, un pâtre en guêtres et au pourpoint de peau de daim. Large et brun était le visage qui, de dessous un sombrero espagnol, contemplait ce paisible spectacle avec le regard superbe du maître. Autour de lui, de nombreux troupeaux de vaches paissaient tran-

quillement dans la prairie, respirant les humides vapeurs qui s'exhalaient de la rivière et qui se répandaient sur tout le paysage. Alors, soulevant lentement sa corne suspendue à son côté, et gonflant tout entière sa large et profonde poitrine, il fit entendre un son qui alla retentir au loin, sauvage et doux à la fois, à travers l'atmosphère fraîche et tranquille du soir. Aussitôt les longues cornes blanches du troupeau s'élevèrent de l'herbe, comme des flocons d'écume sur les courants opposés de l'Océan. Les bêtes regardèrent un moment en silence, puis, en beuglant, elles se précipitèrent sur la prairie. Et la masse entière ne fut bientôt plus qu'un nuage, une ombre dans le lointain. Alors, comme le pâtre retournait chez lui, il vit à travers la barrière du jardin les silhouettes du prêtre et de la jeune fille qui venaient à sa rencontre. Ébahi, il sauta en bas de son cheval, et il courut au devant d'eux, les bras étendus et poussant des exclamations d'étonnement. Quand ils purent voir son visage, ils reconnurent Basile le forgeron. Il leur fit un accueil cordial et les mena dans son jardin. Ils s'assirent sous une tonnelle de roses, et les réponses et les questions se succé-

dèrent sans fin. Ils épanchèrent librement leurs cœurs, renouvelant les embrassements de l'amitié, riant et pleurant tour à tour, ou par intervalles demeurant silencieux et pensifs. Pensifs, ils l'étaient, car Gabriel ne venait pas, et le cœur de la jeune fille était envahi par le doute et par de sombres pressentiments. Enfin Basile, quelque peu embarrassé, rompit le silence et dit : « Si vous êtes venus par l'Atchafalaya, comment n'avez-vous rencontré nulle part sur les bayous le bateau de mon Gabriel? » A ces mots de Basile, une ombre passa sur la figure d'Évangéline, des larmes montèrent à ses yeux, et elle dit d'une voix tremblante : « Parti! Gabriel est parti! » Puis, cachant son visage sur le sein de Basile, elle laissa déborder son pauvre cœur gonflé, et elle pleura et sanglota. Alors le brave Basile dit, et sa voix prenait un accent enjoué à mesure qu'il parlait : « Aie bon courage, mon enfant, il n'y a que quelques jours qu'il est parti, le jeune fou! Il m'a laissé seul avec mes troupeaux et mes chevaux. Il devenait fantasque, inquiet, triste et troublé; son esprit ne pouvait plus supporter le calme de cette tranquille existence. Pensant toujours à toi,

toujours incertain et morose, toujours silencieux ou ne parlant que de toi et de ses peines, il était devenu, à la fin, si ennuyeux pour les hommes et pour les jeunes filles, et même pour moi, que je me décidai à l'envoyer à la ville d'Adaye pour faire le commerce des mules avec les Espagnols. De là, il suivra la piste des Indiens aux monts Ozark, chassant les bêtes à fourrures dans les forêts et attaquant le castor sur les rivières. Aie donc bon courage, nous suivrons l'amant fugitif. Il n'est pas encore bien loin; les destins et les courants lui sont contraires. Dès demain, nous nous mettrons en route, et à travers la rosée vermeille du matin, nous le suivrons de près et nous le ramènerons à sa prison. » Alors on entendit des voix joyeuses, et, des bords de la rivière, l'on vit arriver, soutenu en l'air sur les épaules de ses camarades, Michel le ménétrier. Longtemps, sous le toit de Basile, il avait vécu comme un dieu de l'Olympe, n'ayant d'autre souci que de dispenser la musique aux mortels. Il était renommé au loin pour ses boucles argentées et pour son violon. « Longue vie à Michel, notre brave ménétrier acadien! » s'écriaient ceux qui le portaient en

procession triomphale. Aussitôt, le père Félicien s'avança avec Évangéline, saluant amicalement le vieillard à plusieurs reprises, et lui rappelant le passé. Basile, transporté de joie, hêlait avec des exclamations bruyantes ses vieux compagnons et leurs commères; il riait à gorge déployée et embrassait mères et filles. Ils s'émerveillèrent en voyant les biens du ci-devant forgeron, et ses domaines, et ses troupeaux, et sa vie patriarcale. Ils s'émerveillèrent en l'entendant parler du sol, et du climat, et des prairies dont les troupeaux nombreux étaient à qui voulait les prendre. Chacun pensait en lui-même que lui aussi en ferait volontiers autant. Ainsi ils montèrent les marches, et, traversant la fraîche véranda, ils entrèrent dans la salle de la maison où déjà le souper de Basile attendait le retour du maître attardé. Là, ils se reposèrent et firent la fête ensemble.

Soudain, l'obscurité descendit sur la joyeuse réunion. Tout était silencieux au dehors, et, illuminant le paysage de ses rayons d'argent, la lune vaporeuse s'élevait brillante avec des myriades d'étoiles. Mais à l'intérieur, plus brillants encore, à la douce lumière de la lampe, resplen-

dissaient les visages des amis. De sa place, au haut bout de la table, le pâtre épanchait son cœur et son vin à la fois avec la même profusion. Puis allumant sa pipe, remplie du doux tabac natchitoche, il parla ainsi à ses hôtes qui l'écoutaient et qui souriaient en l'écoutant : « Soyez encore une fois les bienvenus, mes amis, vous qui avez été si longtemps sans ami et sans foyer! Soyez encore une fois les bienvenus dans cette maison, qui vaut mieux peut-être que l'ancienne. Ici, point d'hiver famélique qui congèle votre sang comme les rivières. Ici, point de terrain pierreux qui provoque la colère du fermier. Le soc de la charrue court sans obstacle à travers le sol comme une quille sur l'eau. Durant toute l'année, les bosquets d'orangers sont en fleurs, et l'herbe croît mieux ici dans une seule nuit que pendant tout un été au Canada. Ici également, d'innombrables troupeaux sauvages courent sans maître dans les prairies. Ici, la terre est à qui la demande. Ici, avec quelques coups de hache dans la forêt, on a du bois pour se construire et se façonner des maisons. Et, une fois vos maisons construites et vos champs couverts de moissons

jaunissantes, il n'y a pas de roi Georges d'Angleterre pour vous chasser loin de vos foyers, pour brûler vos habitations et vos granges, pour piller vos fermes et dérober vos troupeaux. » En disant ces mots, il exhalait de ses narines gonflées un souffle de colère, et sa large main charnue s'abattit en tonnant sur la table. Tous ses hôtes tressaillirent, et le père Félicien, abasourdi, s'arrêta subitement avec une pincée de tabac à mi-chemin de son nez. Mais l'honnête Basile reprit, et ses paroles furent plus douces et plus gaies : « Seulement prenez garde à la fièvre, mes amis, prenez-y bien garde, car celle-ci ne ressemble pas à celle de notre froid climat d'Acadie, que l'on guérit en portant au cou une araignée enfermée dans une coquille de noix. » Cependant on entendit au dehors des voix, et des bruits de pas qui approchaient résonnèrent sur les escaliers et sur le parquet de la fraîche véranda. C'étaient les créoles voisins et les petits planteurs acadiens qui avaient été convoqués à la maison de Basile le pâtre. Cette société joyeuse se composait d'anciens camarades ou voisins. L'ami pressait l'ami dans ses bras, et ceux qui auparavant étaient étrangers l'un à l'autre, réunis dans l'exil, deve-

naient subitement amis, attirés par ce doux lien d'une patrie commune. Mais, de la salle voisine, un air de musique provenant des cordes sonores du violon mélodieux de Michel interrompit toutes les conservations. Et, comme des enfants au jeu, oubliant tout le reste, ils s'abandonnèrent à l'enivrant tourbillon d'une danse échevelée, qui, au son de la musique, passait et tournait comme un songe, avec des yeux rayonnants et à grand froufrou d'habits flottants.

Cependant, en aparté, au haut de la salle, le prêtre et le pâtre étaient assis, conversant ensemble du passé, du présent et de l'avenir. Évangéline restait là, debout et comme fascinée; car les vieux souvenirs se réveillaient en elle, et au milieu de la musique, elle entendait la voix bruyante de la mer. Une invincible tristesse s'empara de son cœur. Alors, sans être vue, elle se glissa furtivement dans le jardin. La nuit était belle, la lune se levait derrière le sombre rempart de la forêt dont elle argentait les cimes. Sur la rivière tombait çà et là, à travers les branches, un de ses rayons tremblants, comme les douces pensées d'amour sur un esprit sombre et égaré. Près d'elle et tout à l'entour, les fleurs

variées du jardin répandaient leurs âmes en parfum : c'était leur prière et leur confession à la nuit, qui poursuivait sa route comme un silencieux chartreux. Plus parfumé qu'elles, et non moins appesanti par les ombres et par le brouillard, se penchait le cœur de la jeune fille. Le calme et la magique lumière de la lune semblaient inonder son âme de désirs indéfinissables, pendant que, franchissant la barrière du jardin, elle passait sous l'épais ombrage des chênes, le long du sentier, et gagnait la lisière de la prairie sans limite. Le silence planait sur la plaine couverte d'un brouillard argenté, et d'innombrables légions de lucioles y brillaient et y flottaient confusément. Au-dessus d'elle, les étoiles, ces pensées de Dieu dans le ciel, brillaient sur la tête de l'homme qui avait cessé d'admirer et d'adorer, sinon lorsqu'une comète flamboyante apparaissait sur les murs de ce temple, comme une main qui serait venue écrire ce mot : Pharès! L'âme de la jeune fille errait solitaire au milieu des étoiles et des lucioles, et elle s'écriait : « Gabriel, ô mon bien-aimé! faut-il que tu sois si près de moi et que je ne puisse te voir! Faut-il que tu sois si près de moi et que ta voix ne puisse parvenir

jusqu'à mes oreilles! Ah! que de fois tes pieds ont foulé ce sentier qui conduit à la prairie! que de fois tes yeux ont contemplé ces forêts qui m'entourent! Que de fois, sous ce chêne, revenant de ton travail, tu t'es couché pour dormir et pour rêver de moi dans ton sommeil! Quand donc ces yeux te verront-ils? et quand ces bras t'enlaceront-ils? » Soudain, tout près d'elle, la note de l'engoulevent résonna tout haut comme une flûte dans la forêt; puis, à travers les fourrés voisins, elle s'éloigna par degrés et se perdit dans le silence. « Patience! murmurèrent les chênes du fond de leurs cavernes ténébreuses et pleines d'oracles, » et des prairies éclairées par la lune un soupir répondit : « Demain! »

Le lendemain, le soleil se leva radieux; toutes les fleurs du jardin baignèrent de leurs larmes ses pieds lumineux, et parfumèrent ses tresses d'or du baume délicieux qu'elles portaient dans leurs coupes de cristal.

« Au revoir, disait le prêtre, debout sur le seuil ombreux; tâchez de nous ramener l'enfant prodigue, qui jeûne et qui a faim, et aussi la vierge folle, qui dormait lorsque l'époux venait. » — « Au revoir, » répondit la jeune fille, et, sou-

riante, elle descendit avec Basile vers les bords de la rivière, où déjà les bateliers attendaient. Ainsi, commençant leur voyage avec le matin, avec le soleil et avec la joie, ils suivirent rapidement les traces de celui qui courait devant eux, poussé par le souffle du destin, comme une feuille morte à travers le désert. Ni ce jour, ni le lendemain, ni le jour d'après, ils ne trouvèrent de trace de sa course, ni sur les lacs, ni dans les forêts, ni sur les rivières. Bien des jours se passèrent encore et ils ne le trouvèrent pas davantage; de vagues et incertaines rumeurs étaient leurs seuls guides à travers une contrée sauvage et désolée. A la fin, fatigués et harassés, ils descendirent dans la petite auberge de la ville espagnole d'Adaye, et ils apprirent là, de leur hôtelier bavard, que la veille Gabriel avait quitté l'endroit avec des chevaux, des guides et des compagnons, et qu'ils avaient pris la route des prairies.

IV

Bien loin dans l'ouest s'étend un pays désert, où les montagnes dressent leurs cimes altières et lumineuses au milieu des neiges perpétuelles. Au bas de leurs ravines profondes et dentelées, dont la gorge, semblable à une grande porte, ouvre un passage aux roues du chariot de l'émigrant, l'Orégon coule à l'ouest, avec le Walleway et l'Owyhée. A l'est, la Nebraska serpente rapidement entre les montagnes de la Rivière-au-Vent, et bondit à travers la vallée de l'Eau-Douce. Au sud, d'innombrables torrents descendent de la Fontaine-qui-bout et des sierras espagnoles, mêlés de sables et de quartiers de roc et fouettés par les vents du désert; ils s'acheminent à grand bruit vers l'Océan avec des vibrations puissantes et solennelles, comme celles des grandes cordes d'une harpe. Entre ces fleuves

se déployent les belles et magnifiques prairies, avec leurs grandes vagues d'herbe ondoyante et leurs jeux d'ombre et de lumière, avec leurs opulents massifs de roses et d'amorphas pourprés. Là errent des troupeaux de buffles, d'élans et de chevreuils. Là errent les loups et les bandes de chevaux sauvages, et avec eux les incendies qui dévorent et qui consument, et les vents qui sont fatigués de voyager. Là errent les tribus dispersées des enfants d'Ismaël, teignant de sang le désert. Au-dessus de leur terrible sentier de guerre, le vautour plane et tournoie dans les airs sur ses ailes majestueuses, comme l'âme implacable d'un chef égorgé dans une bataille, qui monte et franchit les degrés invisibles du ciel. Çà et là s'élève la fumée des campements de ces sauvages maraudeurs. Çà et là, des bosquets se dressent sur les bords des rapides rivières. Et l'ours maussade et taciturne, cet anachorète du désert, descend dans les sombres ravines pour déterrer les racines aux bords des flots. Et sur toute cette création, le ciel, le ciel limpide et cristallin, s'étend comme la main protectrice de Dieu.

C'est dans ce pays merveilleux, au pied des

monts Ozark, que Gabriel s'était enfoncé avec des chasseurs et des trappeurs à sa suite. Un jour après l'autre, Basile et la jeune fille avec leurs guides suivaient ses traces fugitives, et chaque jour, ils pensaient l'atteindre. Quelquefois, ils voyaient ou du moins ils croyaient voir la fumée de son campement qui s'élevait dans l'air du matin, bien loin dans la plaine; mais lorsque, à la nuit tombante, ils atteignaient ce lieu, ils ne trouvaient plus que des braises et des cendres. Cependant, bien que leurs cœurs fussent tristes parfois et leurs corps fatigués, l'espérance toujours les guidait comme la magique fée Morgane : elle leur montrait ses lacs de lumière qui fuyaient et s'évanouissaient devant eux.

Un jour qu'ils étaient assis près de leur feu du soir, une femme indienne entra silencieusement dans le petit campement. Ses traits portaient les traces profondes de la douleur, et attestaient une patience aussi grande que cette douleur. C'était une femme shawnée qui revenait dans sa tribu, fuyant les terres lointaines où chassait le cruel Comanche, et où son mari, un coureur des bois canadien, avait été tué. Leurs cœurs furent touchés de son récit, et ils firent à cette pauvre

femme la plus chaleureuse et la plus amicale réception, l'encourageant avec de bonnes paroles. Elle s'assit et se régala avec eux de viande de buffle et de gibier rôti sur les braises. Lorsque le repas fut achevé, Basile et tous ses compagnons, fatigués d'une longue journée de marche où ils avaient chassé le daim et le bison, s'étendirent sur le gazon et s'endormirent à la tremblante lueur des feux, qui se jouait sur leurs visages et sur leurs corps enveloppés dans des couvertures. Alors, l'Indienne vint s'asseoir à la porte de la tente d'Évangéline, et elle répéta lentement, d'une voix douce et basse et avec le charme de son accent indien, toute l'histoire de son amour, avec ses plaisirs, ses peines et ses vissicitudes. Évangéline versa bien des larmes à ce récit; elle pleura en apprenant qu'un autre cœur, aussi malheureux que le sien, avait aimé et avait été déçu. Émue jusqu'aux profondeurs de son âme d'une compassion féminine, et trouvant au milieu de sa douleur un charme dans la présence d'un être qui avait souffert comme elle, à son tour elle lui raconta l'histoire de son amour et de tous ses malheurs. L'Indienne restait muette de surprise, et lorsque

Évangéline eut fini, elle demeurait muette encore. A la fin cependant, comme si une mystérieuse horreur eût passé par son esprit, elle parla et raconta le conte de Mowis : Mowis, le fiancé de neige, qui rechercha et obtint la main d'une jeune fille, mais qui, le matin venu, se leva et sortit du wigwam, s'évanouissant, se fondant et se dissolvant aux rayons du soleil, jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus, quoiqu'elle le suivît bien loin dans la forêt. Puis avec ses accents lents et doux, qui ressemblaient à une incantation, elle raconta l'histoire de la belle Lilinau, recherchée en mariage par un fantôme. A travers les pins au-dessus de la maisonnette de son père, dans le silence du crépuscule, il soupirait comme le vent du soir, et murmurait des paroles d'amour à la jeune fille, si bien qu'elle suivit son vert et ondoyant plumage à travers la forêt ; et plus jamais elle ne revint, et plus jamais on ne la revit parmi son peuple. »
Stupéfaite et silencieuse, Évangéline écoutait les doux flots de ces paroles magiques, et le pays qui l'entourait lui semblait comme une terre enchantée, dont l'étrangère basanée était l'enchanteresse. Lentement, sur le sommet des monts

Ozark, la lune se leva : elle éclaira la petite tente, elle dora de sa splendeur mystérieuse les sombres feuillages, elle enveloppa et remplit toute la forêt. Tout près d'elles, avec un doux murmure, le ruisseau fuyait, et au-dessus de leurs têtes, les branches s'inclinaient et exhalaient des soupirs à peine perceptibles. Le cœur d'Évangeline était rempli de pensées d'amour, mais au milieu d'elles se glissait un secret et subtil sentiment de peine et de terreur indéfinissable, comme le serpent froid et venimeux se glisse dans le nid de l'hirondelle. C'était une crainte qui n'avait rien de terrestre. Un souffle de la région des esprits semblait planer dans l'air de la nuit; pour un moment elle se dit qu'elle aussi, comme la jeune fille indienne, poursuivait un fantôme. Remplie de ces pensées, elle s'endormit, et la peur et le fantôme s'évanouirent.

Le lendemain de bon matin, on se remit en marche. Et comme ils s'acheminaient, la femme shawnée leur dit: « Sur le penchant occidental de ces montagnes demeure dans son petit village la Robe Noire, qui est le chef de la mission. Il enseigne beaucoup de choses aux gens, et leur parle de Jésus et de Marie, et leurs cœurs rient

de joie et pleurent de tristesse en l'écoutant. » Evangéline, saisie d'une émotion secrète et subite, répondit : « Allons à la mission, car de bonnes nouvelles nous y attendent. » Ils tournèrent donc leurs chevaux dans cette direction. Derrière un tournant de la montagne, juste à l'heure où le soleil se couchait, ils entendirent un murmure de voix, et ils virent dans une large et vaste prairie, sur les bords d'une rivière, se dresser les tentes des chrétiens, les tentes de la mission des Jésuites. Sous un chêne majestueux, qui s'élevait au milieu du village, la Robe Noire était à genoux avec ses enfants. Un crucifix attaché au haut du tronc de l'arbre et ombragé de vignes, fixait ses yeux agonisants sur la multitude agenouillée à ses pieds. C'était là leur rustique chapelle. A travers les arceaux entrelacés de cette voûte aérienne montait vers les cieux le chant de leurs vêpres, qui mêlait ses notes aux susurrements et aux doux soupirs des branches. Silencieux, la tête découverte, les voyageurs s'approchèrent, s'agenouillèrent sur le parterre de verdure, et se joignirent à la prière du soir. Lorsque le service fut achevé, et que la bénédiction fut tombée des mains du prêtre, comme la se-

mence des mains du semeur, le vénérable pasteur s'avança lentement vers les étrangers et leur souhaita la bienvenue. Quand ils lui répondirent, il sourit avec bonté, en entendant les accents familiers de sa langue maternelle au milieu de cette forêt, et avec des paroles amicales, il les conduisit dans son wigwam. Là, ils se reposèrent sur des nattes et des peaux, ils se régalèrent de gâteaux de maïs, et ils étanchèrent leur soif à la gourde pleine d'eau du missionnaire. Leur histoire fut bientôt racontée, et le prêtre leur répondit d'une voix solennelle : « Six soleils ne se sont pas encore levés et couchés, depuis que Gabriel, assis près de moi, sur cette natte où repose maintenant la jeune fille, me faisait le même triste récit; et ensuite il s'est levé et a continué son voyage. »

La voix du prêtre était douce, et il parlait avec un accent plein de tendresse. Mais ses paroles tombèrent sur le cœur d'Evangéline, comme en hiver la neige tombe dans quelque nid solitaire que les oiseaux ont quitté.

« Il est allé bien loin, vers le Nord, continua le prêtre, mais en automne, quand la chasse sera finie, il doit revenir à la mission. »

Alors Evangéline dit, et sa voix était humble et résignée :

« Laissez-moi rester avec vous, car mon âme est triste et affligée. »

Cette idée parut sage et juste à tout le monde, et le lendemain de bonne heure, Basile, monté sur son cheval mexicain, retourna chez lui avec ses guides indiens et ses compagnons. Evangéline resta à la mission.

Lentement, bien lentement, les jours se succédèrent, puis les semaines, puis les mois. Les maïs, dont la verdure sortait à peine du sol lorsqu'elle était arrivée en étrangère, ondulaient maintenant au-dessus de sa tête, et dressaient leurs tiges élancées où s'enroulaient leurs feuilles: c'étaient comme des cloîtres de corbeaux mendiants, et des greniers livrés au pillage par les écureuils. Puis, à la saison dorée, le maïs fut égrené. Les jeunes filles rougissaient à chaque épi écarlate qu'elles trouvaient, car il présageait un amant; mais elles riaient à chaque épi tordu et l'appelaient un voleur dans le champ de blé. Cependant l'épi écarlate lui-même ne ramena pas à Evangéline son fiancé.

« Patience, disait le prêtre, aie confiance, et

ta prière sera exaucée. Vois cette plante délicate qui élève sa tête dans la prairie, vois comme ses feuilles sont tournées vers le nord, aussi fidèles que l'aimant. C'est la fleur-boussole, que la main de Dieu a plantée ici dans la solitude, pour diriger les pas du voyageur dans ce vaste désert sans borne et sans chemin, comme l'Océan. Telle est la foi dans l'âme de l'homme. Les fleurs de la passion, fleurs gaies et luxuriantes, ont plus d'éclat et plus de parfum, mais elles nous trompent, elles nous égarent, et leur odeur est mortelle. Seule, cette humble plante peut nous guider ici-bas, et dans l'autre vie nous couronner de fleurs d'asphodèle, humides de la rosée du népenthès. » (1)

Ainsi l'automne vint et passa, puis l'hiver : mais Gabriel ne vint pas. Le printemps s'épanouit et fleurit, et les accents du rouge-gorge et

(1) Le langage parfois un peu précieux de Langfellow offre ici une véritable énigme aux lecteurs peu familiarisés avec l'antiquité classique. On voit dans Homère que l'asphodèle est la fleur qui pousse dans les prairies des Champs-Élysées et que le népenthès est un remède magique contre la tristesse. Le missionnaire veut donc dire que la foi est le gage de la vie éternelle, et d'une félicité sans mélange dans l'autre monde.

de l'oiseau bleu résonnèrent dans les bois et dans la plaine, mais Gabriel ne vint pas. Cependant, avec le souffle des vents d'été, une rumeur fut apportée, plus douce que le chant d'un oiseau ou que l'éclat, ou le parfum d'une fleur. Bien loin vers le nord-est, disait cette rumeur, dans les forêts du Michigan, Gabriel avait sa hutte près des bords de la rivière Saginaw. Et, avec des guides qui s'en retournaient et qui cherchaient les lacs du St Laurent, Evangéline, après de tristes adieux, quitta la mission. Lorsque, par des chemins pénibles, après une marche longue et périlleuse, elle atteignit à la fin les profondeurs des forêts du Michigan, elle trouva la hutte du chasseur déserte et tombée en ruines.

Ainsi s'écoulèrent les longues et tristes années; et par les saisons les plus diverses, et dans les lieux les plus éloignés, on vit tour à tour apparaître la jeune fille errante, tantôt sous les tentes bénies des humbles missions moraves, tantôt dans les campements bruyants et sur les champs de bataille des armées, tantôt dans les hameaux solitaires, tantôt dans les villes ou les cités populeuses. Elle venait comme un fantôme, puis elle disparaissait, et on ne s'en

souvenait plus. Elle était jeune et belle lorsque, pleine d'espérance, elle commença son long voyage; elle était vieille et flétrie lorsque, pleine de déceptions, elle le finit. Chaque année, en se succédant, lui enlevait quelque chose de sa beauté, laissant derrière elle, plus vastes et plus profondes, la tristesse et les ténèbres. Bientôt de pâles filets gris apparurent et se répandirent sur son front, aube d'une autre vie qui se levait sur son horizon terrestre, comme sur le ciel, à l'orient, les premiers filets pâles du matin.

V

Dans ce pays plein de délices qu'arrosent les eaux de la Delaware, et qui garde encore, sous l'ombre de ses forêts, le nom de Penn l'apôtre, se dresse sur les bords de sa belle rivière la cité qu'il a fondée. Là, l'air tout entier n'est qu'un parfum; la pêche y est l'emblême de la beauté, et les rues y répètent toujours les noms des arbres de la forêt, comme si elles voulaient apaiser les dryades dont elles ont troublé le séjour. C'est là qu'après avoir erré sur la mer troublée du monde, la pauvre exilée avait abordé; c'est là qu'elle avait trouvé, au milieu des enfants de Penn, un foyer et une patrie. C'est là aussi que le vieux René Leblanc était mort, n'ayant plus à ses côtés, lorsqu'il expira, qu'un seul de ses cent rejetons. Quelque chose du moins, dans les rues amies de la cité, parlait

à son cœur, et faisait qu'elle n'était plus une étrangère. Son oreille entendait avec plaisir le *tu* et le *toi* des Quakers; cela lui rappelait le passé, le vieux pays d'Acadie, où tous les hommes étaient égaux, où tous étaient comme frères et sœurs. Lorsque ses recherches infructueuses et ses stériles efforts furent terminés pour ne plus être recommencés sur cette terre, c'est vers ce lieu que, sans se plaindre, elle tourna ses pensées et ses pas, comme les feuilles se tournent vers la lumière. Ainsi que du sommet de la montagne, le brouillard pluvieux du matin s'évapore, nous laissant voir au loin, sous nos pieds, le paysage illuminé par le soleil, avec ses rivières étincelantes et ses villes et ses hameaux, de même le brouillard de son esprit se dissipa, et elle vit le monde bien loin au-dessous d'elle, non plus sombre, mais tout illuminé d'amour; et le sentier qu'elle avait gravi si haut s'étendait facile et agréable dans le lointain. Gabriel n'était pas oublié. L'image bien-aimée restait au fond de son cœur, revêtue de toute la beauté de l'amour et de la jeunesse; elle le voyait tel qu'elle l'avait vu la dernière fois, embelli même par l'éloignement et par son mortel silence. Le temps n'entrait pour rien

dans les souvenirs qu'elle gardait de lui, car le temps n'existait pas. Les années n'avaient aucun pouvoir sur lui; il n'était pas changé, mais transfiguré. Il était devenu pour son cœur comme quelqu'un qui est mort et non absent. La patience, l'oubli d'elle-même et le dévouement aux autres, voilà la leçon que lui avait enseignée une vie d'épreuve et de douleur. Ainsi son amour s'était répandu, mais, semblable à certaines épices odorantes, il n'avait rien perdu tout en remplissant les airs de son parfum. Elle n'avait plus d'autre espérance ni d'autre désir en cette vie, que de suivre humblement et d'un pas respectueux les traces sacrées de son Sauveur. Ainsi elle vécut bien des années comme sœur de la Merci, visitant les toits solitaires et misérables dans les ruelles populeuses de la cité, où la détresse et le besoin se dérobaient au soleil, où la maladie et la douleur languissaient abandonnées dans des galetas. Une nuit après l'autre, lorsque le monde était endormi, et qu'à travers les rues où gémissait le vent, le veilleur de nuit redisait à haute voix que tout allait bien dans la ville, il apercevait bien haut, à quelque fenêtre solitaire, la lumière de sa lampe. Un jour après l'autre,

dans l'aube grisâtre, lorsque le fermier allemand venait lentement à travers les faubourgs, en ployant sous le fardeau des fleurs et des fruits qu'il conduisait au marché, il rencontrait la figure pâle et douce de la vierge, qui, sa veillée finie, rentrait chez elle.

En ce temps, une peste vint à sévir dans la ville, annoncée par des signes extraordinaires, surtout par des bandes de pigeons sauvages, qui assombrissaient le soleil dans leur vol, et qui n'avaient qu'un gland dans leurs jabots. Et comme les vagues de la mer s'élèvent dans le mois de septembre et viennent inonder quelque ruisseau argenté qu'ils répandent en lac dans les prairies, ainsi la mort inonda la vie, et, franchissant ses rives naturelles, elle changea en un lac amer le fleuve argenté de l'existence. La richesse n'avait aucun pouvoir pour corrompre la cruelle, ni la beauté pour la charmer. Tout périssait également sous le fouet de sa colère. Mais hélas! le pauvre qui n'avait pas d'amis ni de serviteur se traînait hors de chez lui pour aller mourir à l'hôpital, foyer de ceux qui n'ont pas de foyer. L'hôpital s'élevait alors dans les faubourgs, au milieu des prairies et des bois : aujourd'hui la

cité l'environne; mais il est toujours là avec sa porte cochère et son guichet, humble au milieu de la splendeur, et ses pauvres murailles semblent répéter doucement ces mots du Seigneur : « Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous! » C'est là que, jour et nuit, la sœur de la Merci venait. Les mourants regardaient son visage et croyaient en vérité voir des rayons de lumière céleste entourer son front d'une auréole, telle que les artistes en mettent sur les fronts des saints et des apôtres, ou comme il en flotte la nuit au-dessus d'une ville que l'on voit dans le lointain. C'étaient à leurs yeux les lampes de la cité céleste, dont leur âme allait bientôt franchir les portes lumineuses.

C'est ainsi qu'un samedi matin, suivant paisiblement sa route à travers les rues désertes et silencieuses, elle franchit le seuil de l'hôpital. L'atmosphère printanière était embaumée par les fleurs du jardin. Elle s'arrêta en chemin pour cueillir les plus belles, afin que les mourants pussent jouir une fois encore de leur parfum et de leur beauté. Puis, pendant qu'elle montait les marches du corridor rafraîchi par le vent d'Est, elle entendit dans le lointain le doux son du

carillon de l'église du Christ, et, se mêlant à ces accords, les chants des psaumes chantés par les Suédois dans leur église de Wicaco lui arrivaient à travers les prairies, portés sur le souffle du vent. Doux comme des ailes qui descendent, le calme de cette heure descendit sur son esprit. Quelque chose en son cœur lui disait : « Enfin, tes épreuves touchent à leur terme; » et, le regard plein de lumière, elle entra dans les chambres des malades. Là, les sœurs, assidues et attentives, circulaient sans bruit, humectant les lèvres fiévreuses et les fronts douloureux, fermant en silence les yeux sans regard des morts, et recouvrant leur visage pendant que sur leurs grabats ils gisaient, comme des tas de neige sur les bords de la route. Plus d'une tête languissante, se soulevant lorsque Évangéline entra, se retourna sur son oreiller de souffrance pour la contempler au passage, car sa vue était pour les cœurs comme un rayon de soleil sur les murailles d'une prison. Et, regardant autour d'elle, elle vit comment la mort, cette consolatrice, avait posé sa main sur plus d'un cœur et l'avait guéri pour toujours. Mainte figure familière avait disparu pendant la nuit, laissant

sa place vide ou déjà occupée par un étranger.

Soudain, comme arrêtée par la peur ou par la surprise, elle demeura silencieuse, les lèvres décolorées, la bouche ouverte; un frisson parcourut son corps. Les fleurettes oubliées tombèrent de ses doigts, comme de ses yeux et de ses joues la lumière et l'éclat du matin. Puis un cri d'angoisse s'échappa de ses lèvres, si terrible que les mourants l'entendirent et se soulevèrent brusquement sur leurs oreillers. Devant elle, sur un grabat, était étendu un homme déjà vieux. Longues, minces et grises étaient les boucles qui ombrageaient son front; mais comme il était couché dans la lumière du matin, son visage, pour un moment, semblait reprendre encore les traits de sa jeunesse virile, car la figure des mourants est sujette à des changements pareils. Sur ses lèvres brûlait encore l'éclat rouge et ardent de la fièvre, comme si la vie, semblable aux Hébreux, avait aspergé de sang sa porte pour que l'ange de la mort pût voir ce signe et passer outre. Sans mouvement, sans connaissance, il gisait mourant, et son esprit épuisé semblait descendre par des profondeurs infinies dans les ténèbres, dans les ténèbres du sommeil et de la mort, et y descen-

dre pour toujours. Mais, du fond de ce royaume des ombres, en échos multiples, il entendit ce cri de douleur, et à travers le calme qui succéda, une douce voix murmura avec des accents tendres et semblables à ceux d'uue sainte: « Gabriel, ô mon bien-aimé! » puis expira dans le silence. Alors il vit encore une fois dans un rêve le foyer de son enfance, et les vertes prairies d'Acadie sillonnées de rivières boisées, et le village, et la montagne, et la forêt; et, se promenant sous leur ombre, comme dans les jours de sa jeunesse, Évangéline surgit dans sa vision. Des larmes montèrent à ses yeux, et comme il soulevait lentement ses paupières, sa vision s'évanouit, mais Évangéline était agenouillée à son chevet. Vainement il s'efforça de murmurer son nom : des accents inarticulés moururent sur ses lèvres, et leur mouvement seul révéla ce que sa langue aurait voulu dire. Vainement il s'efforça de se soulever. Évangéline, agenouillée près de lui, baisait ses lèvres mourantes et appuyait sa tête sur sa poitrine. Douce était la lumière des yeux du mourant; mais soudain elle s'éteignit dans les ténèbres, comme une lampe qu'une bouffée de vent éteint près d'une fenêtre.

Tout était fini maintenant, et l'espérance, et la crainte, et la tristesse, et toutes les peines du cœur, et les désirs inquiets et inassouvis, et tous les sombres et profonds chagrins, et toutes les angoisses continuelles de la souffrance. Et comme elle pressait encore une fois sur sa poitrine la tête inanimée, elle inclina humblement son front et murmura : « O Père, merci! »

C'est toujours l'antique forêt vierge, mais, bien loin de son ombre, les amants sommeillent côte à côte dans leur tombe sans nom. Derrière les humbles murs du petit cimetière catholique, au cœur de la cité, ils gisent inconnus et ignorés. Tous les jours, les flots de la vie font leur flux et leur reflux à côté d'eux: ce sont des milliers de cœurs palpitants, alors que les leurs reposent pour toujours; des milliers d'esprits qui souffrent, quand les leurs ont renoncé à la lutte; des milliers de mains affairées, quand les leurs ont cessé tout travail, des milliers de pieds fatigués, quand les leurs ont achevé leur voyage.

C'est toujours l'antique forêt vierge, mais sous l'ombre de ses branches demeure une autre race, aux mœurs et au langage différents. Seulement, le long du rivage du triste et brumeux Atlantique,

languissent quelques paysans acadiens, dont les pères sont revenus d'exil pour mourir dans leur pays natal. Dans la cabane du pêcheur, le rouet et le métier à tisser sont toujours en mouvement; les jeunes filles portent toujours leur bonnet normand et leur tablier de ménage, et le soir, au coin du feu, elles redisent l'histoire d'Évangéline, pendant que du fond de ses cavernes rocheuses la voix profonde de l'Océan voisin s'élève, et que la plainte de la forêt lui répond avec des accents désespérés.

FIN

———

nt les
s leur
rouet
ment;
bonnet
oir, au
géline,
heuses
et que
accents